

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 3 mars 1922

Sommaire :

La symbiose polono-juive
est-elle possible ?

Notre Jeunesse catholique

Lettre d'Angleterre

La tapisserie flamande

Un nouveau pas dans la voie
de l'étatisation

Première visite d'un protestant
à une abbaye catholique

Le chanoine Alfred Cauchie

Mgr Lutoslawski

Luc Hommel

Hilaire Belloc

Fierens-Gevaert

Georges Legrand

R. B. Cherix

E. de Moreau, S. J.

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les catholiques belges et la France catholique, J. Schyrgens. — Belgique, C. Jacquart. — Angleterre. — Allemagne. — Palestine.

La Semaine

✻ *L'Internationale rouge s'est réunie à Francfort. Sans mandat aucun de leurs gouvernements respectifs, des socialistes de tous les pays ont discuté les grands problèmes de la politique européenne comme si déjà le monde entier était soumis à leur dictature. Il faut protester avec énergie contre de pareilles palabres qui, en méconnaissant l'autorité légitime, favorisent l'anarchie et finiraient, si elles devaient se généraliser, par rendre tout gouvernement impossible.*

✻ *Poincaré et Lloyd George se sont rencontrés à Boulogne. Accord complet, dit le communiqué. Il est permis d'être sceptique.*

Il semble toutefois que Gènes, mieux préparé, bien délimité surtout, n'aboutira pas nécessairement à aggraver le chaos. Mais il faudra une volonté de

fer pour empêcher les principes vagues et les idées nocives de s'en donner à l'aise.

✻ *L'Angleterre a proclamé la fin de son protectorat sur l'Égypte. Déclaration toute platonique encore car le statu quo est provisoirement maintenu. La fausse idée claire du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes continue à jouer. Le nationalisme égyptien triomphe comme triomphera demain le nationalisme indien.*

Le protectorat des nations européennes sur des peuples « assis encore à l'ombre de la mort », comme dit l'Écriture, n'ayant plus que des fins politiques et économiques, qu'invoquer pour en défendre le maintien ? Voilà bien longtemps que les États chrétiens ont renoncé à leur mission évangélistrice !...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



PARFUMERIE

FONDÉE EN 1860

A la Corbeille Royale
Emile Lemesre

PARIS
4, Passage Violet

BRUXELLES
82, Rue Coenraets



A la Grande Fabrique



- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles



Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910



Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

Comptoir Paligot

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 5 millions

27-29, rue des Paroissiens BRUXELLES (Ste Gudule)

- *Ordres de Bourse* -

Renseignements Financiers

Encaissement de Coupons

- *Vérifications de Tirages* -

Envoi sur demande, pendant un mois, à titre d'essai, de son organe hebdomadaire *Les notes et Informations* dont le service est fait gratuitement à la clientèle.



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE MER-
VEILLEUX QUI RÉUNIT LES
QUALITÉS LES PLUS PRÉ-
CIEUSES AUXQUELLES ON
AIT PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS PNEU-
MATIQUES.

IL EST INCOMPARABLE PAR
SA CONSTRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT ARTIS-
TIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE



Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !



EAU DE COLOGNE **IMPERIALE**



J. C. BOLDOOT - BRUXELLES

Parfumerie - Savonnerie

J. C. BOLDOOT

FOURNISSEUR DES COURS
DE BELGIQUE — DES PAYS-BAS — D'ITALIE ET D'ESPAGNE

217-219-221
AVENUE DE LA REINE
Tél.: B. 163.29

BRUXELLES

NOS SPÉCIALITÉS :

Eau de Cologne « IMPERIALE »
savon « GLYGIOLA » Pâte Dentaire « PASTOL »

PETIT
LÉGER
COMPACT
PRATIQUE

Le Vest Pocket KODAK



NE VOUS ENCOMBRE JAMAIS

PRIX : FRs 111

DEMANDEZ RENSEIGNEMENTS ET CATALOGUE CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL

KODAK L^{TD} 36, RUE DE L'ECUYER, BRUX.

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
- LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
SPÉCIALITÉ DE TROUSSEaux & LAYETTES
- TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
- BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
- TISSUS D'AMEUBLEMENT - RIDEAUX -
STORES - LITERIES - COUVERTURES
COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

La symbiose polono-juive est-elle possible ?

L'essence même du problème juif en Pologne repose en un seul point : la nation polonaise doit-elle à tout jamais rester la proie du parasite juif, et la base d'opérations de la politique juive, tendant à s'emparer du monde tout entier ?

Par conséquent, si on parle de la solution de la question juive, de l'entente polono-juive, de la coexistence pacifique des deux nationalités en Pologne, — il faut bien se rendre compte que les Juifs, comme condition de la solution quelle qu'elle soit de ce problème, exigent que la nation polonaise accepte, en principe, le rôle honorable de conservateur et de nourricier du foyer juif. La question n'est jamais envisagée de telle façon qu'il pourrait s'agir de faire des Juifs de bons citoyens probes et loyaux de la Pologne, secondant avec empressement les visées politiques de la nation polonaise, propriétaire du pays ; cependant les Juifs représentent toujours l'affaire de telle sorte qu'il importe de trouver le moyen de réconcilier la nation polonaise à l'idée de supporter chez elle les Juifs, formant en Pologne, et au détriment de celle-ci, le foyer d'une lutte universelle pour la domination mondiale.

Eh bien ! — et il faut s'en rendre compte — il est impossible et exclu de « se réconcilier » avec les Juifs, en admettant que la Pologne, passivement et de bon gré, accepte le rôle de nourricier de la pépinière juive.

Nulle nation vivante sur le globe terrestre ne saurait accepter consciemment et volontairement le rôle de proie d'un foyer parasite ; donc toutes les discussions avec les Juifs à ce sujet n'ont aucune raison d'être, car, même s'il se trouvait un gouvernement qui en l'espèce oserait prendre des engagements de ce genre à l'égard des Juifs, la nation ne les reconnaîtrait pas et, tôt ou tard, un tel gouvernement serait mis en accusation pour avoir trahi les intérêts les plus vitaux de la nation.

La condition préalable de notre part de pourparlers quels qu'ils soient et de conférences avec les Juifs doit être la suivante : les Juifs doivent comprendre et se rendre bien compte que la nation polonaise les connaît très bien et est parfaitement au courant de leurs desseins et de leurs manœuvres ainsi que des particularités spécifiques de leur organisation, et que, dans aucun cas, elle ne consentira à supporter passivement leur foyer principal, que — au contraire — la nation polonaise est décidée à concentrer toutes ses forces sur l'unique tâche de se débarrasser de son parasite.

De la part des Juifs tout essai d'entente doit être précédé de la reconnaissance du droit de la Pologne à leur refuser l'hospitalité, et ils peuvent mettre à l'ordre du jour des conférences communes les deux thèmes suivants :

Premièrement, est-il possible de transformer le peuple juif de telle sorte que de parasite il devienne un peuple se suffisant à lui-même, et la Pologne peut-elle leur prêter assistance à cet effet ? Enfin, cette nation, après avoir cessé d'être parasite, peut-elle continuer de vivre avec les Polonais en Pologne ?

Et deuxièmement, comment faut-il organiser les relations polono-juives pour que l'élimination projetée ne s'opère pas violemment comme en Egypte ou en Espagne, mais progres-

sivement, pacifiquement et avec le moins de dommages possible pour les deux parties ?

* * *

Le premier problème semble être hors de discussion. Les milliers d'années écoulées de l'histoire constatent le caractère immuable des Juifs, en tant que nation parasite, peut-être unique, parmi les peuples de l'univers ; sans contester en principe la possibilité de leur transformation, l'expérience nous autorise néanmoins à un scepticisme absolu sous ce rapport ; en tout cas, personne du dehors et encore moins la nation-proie exploitée, ne saurait coopérer sciemment à un tel processus gigantesque. Enfin pour qu'un peuple se suffise à lui-même, il doit en premier lieu, et comme condition inéluctable, posséder son propre territoire ; en tout cas la nation polonaise ne pense pas partager le sien avec les Juifs, désormais guéris de parasitisme !

Un pour-cent infime de Juifs pourrait subir une assimilation nationale et s'infiltrer dans la nation polonaise ; mais le foyer principal des Juifs, constituant par rapport à la nation polonaise-proie une charge immense de 15 % environ (un tiers de toute la juiverie universelle réside en Pologne !), doit, soit se transporter sur un autre organisme national, s'il doit ultérieurement servir le judaïsme par les mêmes méthodes qu'autrefois, soit, au cas où le caractère national juif devrait subir une évolution, se procurer son propre territoire économique et s'y installer ; soit enfin se disperser dans tous les pays et s'y laisser absorber par les autres nations indépendantes.

Or, la seule issue à la question juive envenimée, est de préparer systématiquement et prudemment une élimination honnête du foyer juif de Pologne.

La première condition qui s'impose ici est que la nation polonaise se renforce intérieurement elle-même et que, en se faisant économiquement indépendante elle rende superflue toute entremise juive, et que le parasitisme des Juifs en Pologne devienne par cela même une affaire de mauvais rendement ; voilà la voie naturelle pour résoudre la question juive ; les conséquences de ce processus ne se feront pas attendre. Malheureusement, les Juifs considèrent ce processus comme identique à un attentat ignoble et criminel contre leur existence même.

On lui a donné sans raison le nom de « boycottage ». Un diplomate américain m'a raconté que, il y a plusieurs mois, les Juifs de Pinsk avaient envoyé une délégation pour se plaindre à grands cris du méchant et criminel boycottage à eux appliqué dans cette ville. L'affaire ayant été soigneusement examinée sur place par une commission spéciale, il fut démontré qu'elle était toute simple et parfaitement légitime : bientôt après la délivrance de Pinsk y furent créées 8 coopératives, dont 7 étaient des coopératives juives et une seule polonaise : celle-ci était précisément le motif des alarmes des Juifs.

Il ne saurait être question d'une entente quelle qu'elle soit tant que les Juifs n'auront pas reconnu que la nation polonaise, aussi bien que toute autre nation, possède le droit d'organiser

indépendamment sa vie économique et de se passer de l'intermédiaire de parasites.

Malheureusement, les Juifs en sont encore très loin ; ils voudraient nous persuader que posséder un parasite pareil devrait être le rêve de toutes les nations qui envient à la Pologne le bonheur de le posséder. Le Maréchal de la Diète ayant demandé à un député juif pourquoi ses coreligionnaires portent une telle haine à la Pologne, où il ne leur est fait aucun mal, et pourquoi ils témoignent tant de bienveillance à la Russie et à l'Ukraine où on les exterminait par milliers : « *Nous préférons, répondit ce député, cent Ukrainiens dont chacun tuera un Juif, à un seul Polonais qui arrachera le commerce à cent Juifs* ».

Eh bien ! il faut que les Juifs comprennent que la nation polonaise a le droit de vouloir se passer d'eux et que le développement naturel de la vie nationale conduit inévitablement à les rendre complètement superflus en Pologne ; il est donc de leur intérêt de se soumettre à cette nécessité et de s'appêter à quitter la Pologne. Ils nous trouveront tout prêts à entamer des conférences à ce sujet, et à collaborer sincèrement avec eux.

Par contre, il est chose évidente et très bien comprise en Pologne que rien ne saurait retarder davantage le moment où la Pologne acquerra sur le terrain international le droit à être libérée des Juifs que tout ce qui, même en apparence, justifie l'action juive dirigée contre elle.

Des « pogroms » en Pologne seraient sûrement accueillis par les Juifs comme le sacrifice nécessaire du sang sur l'autel de la question nationale juive, sacrifice non vain qu'ils seraient parfaitement aisés de faire valoir sur l'arène politique. Les autres peuples perdent des centaines de milliers de leurs fils au cours des guerres pour la défense de leur patrie et de sa puissance et, certes, les Juifs acclameraient avec enthousiasme la mort de quelques centaines de victimes assassinées pendant des pogroms, si par là pouvait leur être garanti par une sanction internationale le moyen d'exploiter à tout jamais la nation polonaise, livrée en proie à leur foyer parasite.

C'est ce qui est compris à fond par notre société ; et voilà pourquoi la provocation juive est généralement supportée tranquillement : il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais des « pogroms » juifs en Pologne, comme en connaissent la Russie et l'Ukraine, et dernièrement même la Lithuanie.

* * *

Il est admis en Pologne que la lutte pour affranchir la vie économique nationale de l'intermédiaire juif, doit être conduite dans un esprit de noble travail en vue de renaître et non dans une farouche atmosphère de haine, ou de dureté impitoyable pour les pauvres masses ignorantes du peuple juif : ce n'est pas de l'antisémitisme, qui dirige le mouvement.

Toutefois, si l'indépendance économique doit principalement amener la solution du problème juif, néanmoins elle n'est pas la seule et l'unique voie pour y parvenir.

Il est non moins important de débarrasser la vie sociale, l'opinion publique et les foyers spirituels de la vie nationale, de l'influence du venin juif : de l'esprit, de la façon de penser et de l'immoralité juive.

Préserver l'éducation nationale des influences juives est notre première préoccupation. Non seulement les instituteurs juifs ne doivent pas être admis auprès des enfants polonais, mais l'éducation commune de la jeunesse de ces deux nations est très nuisible pour notre jeune génération : la jeunesse juive apprend à son foyer de famille que la vie collective de l'état hospitalier n'est qu'une contrainte ennemie, qui ne mérite ni respect ni amour, mais plutôt elle demande de l'ha-

bileté à l'exploiter et à la tricher, tandis que nos efforts pédagogiques sont dirigés dans un sens tout opposé ; une famille juive envoyant ses enfants à l'école des « goysu » règle les rapports de cet enfant avec cette même école, envisagée comme instrument nécessaire pour acquérir l'instruction, mais instrument étranger duquel en principe on se méfie, tandis que nous tâchons de faire de la confiance des enfants à l'égard de l'école la base de l'éducation.

Le séjour commun à l'école d'enfants si différemment disposés par leurs parents à l'égard de celle-ci, est, au point de vue de l'éducation, complètement sans conséquences pour les Juifs, mais mortel pour les Polonais qui se pénètrent aisément des dispositions malveillantes de ces derniers pour l'école et la vie sociale. Il nous faut donc des écoles séparées.

Enfin c'est à la presse, en tant qu'organe de l'opinion publique, qu'est réservé un rôle primordial dans les efforts en vue d'affranchir la nation des influences juives. L'extension d'une presse véritablement et complètement indépendante des Juifs est tout indiquée par la clairvoyance politique et c'est la condition inéluctable de la défense nationale.

Reste encore un point important dans notre lutte de défense contre le judaïsme : c'est le travail scientifique en vue de connaître les Juifs, leur histoire, leur organisation, leur législation morale et sociale, et le travail en vue de populariser les résultats des études juives et d'informer le large public et le monde chrétien de la vie actuelle des Juifs et de leur action mondiale.

Une bonne organisation de tous ces domaines de notre activité nationale, doit devenir la base d'une entente quelle qu'elle soit avec les Juifs, et contribuer à trouver la solution la plus efficace des points les plus ardu du problème juif.

Mais cette question n'est pas seulement une question polonaise intérieure : elle est, dans toute son étendue, une question internationale et mondiale, par conséquent elle doit être résolue sur ce terrain.

Nous allons, à notre tour, essayer d'indiquer les voies de cette solution.

Mgr. LUTOSLAWSKI,
Député à la Diète de Pologne.



Notre jeunesse catholique

Qu'est-ce donc qui fait le jeune homme, quelle est sa caractéristique ? L'ambition de donner toute sa mesure...

Cardinal MERCIER.

Nous avons eu, en Belgique, des jeunesses sociales, des jeunesses littéraires, encore étaient-elles peu nombreuses et manquaient-elles généralement de doctrine. Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, de jeunesse qui fit vraiment figure de génération, avec ses caractéristiques et ses dominantes, avec la conscience de son existence, qui fût non seulement une jeunesse intelligente ou une jeunesse d'action mais qui possédât proprement une mystique, c'est-à-dire une foi. Pareille jeunesse a toujours existé en France. On se souvient de l'enquête d'Agathon et d'*Aux écoutes de la France* de Gaston Rion.

Pourquoi a-t-elle fait défaut chez nous ? D'abord la Belgique avait, depuis 1830, à assurer son existence matérielle avant de pouvoir s'inquiéter de ses puissances d'âme. Pour permettre à cette jeunesse de prendre conscience d'elle-même, nous manquions aussi, il faut le reconnaître, d'intellectualité, d'esprit de généralisation. Ce qui fait tort également à toute spiritualité chez nous, c'est un certain esprit

frondeur, une ironie parfois grossière qui n'est peut-être qu'une façon de dissimuler un idéalisme que nous jugeons un peu naïf. Dans *L'Appel des Armes*, Psichari a écrit : « C'est une chose merveilleuse en France que l'on puisse toucher le plus humble jeune homme par de la foi, « pourvu que des raisons supérieures soient mises en jeu ». Voilà ce que nous n'étions pas.

Avouons encore que nos « dirigeants » se sont toujours montrés singulièrement inaptes à comprendre et à diriger notre jeunesse intellectuelle, singulièrement inaptes à cultiver sa spiritualité. Que pouvons-nous opposer à un Barrès en France, à un Toniolo en Italie ? Nos chefs ont toujours vu dans le jeune homme, avant tout le futur électeur ; ils se sont adressés à sa conscience, mais non à son intelligence et à son âme. Ils n'ont pas été à lui avec un vrai désintéressement, ils n'ont pas soutenu, encouragé ses organisations.

C'est la guerre qui aura révélé cette jeunesse à elle-même. Elle y aura trouvé sa vocation. N'a-t-elle pas été la jeunesse *volontaire* par excellence ? Elle veut mettre à profit les leçons et les exigences de la guerre et de l'après-guerre. Sans doute on ne peut encore définir d'une façon très nette sa personnalité, ni préciser toutes ses idées. Ceci tient, pour une part, au fait que notre jeunesse belge possède, moins que la jeunesse française, la faculté de s'analyser et de chercher ses mobiles d'action. Elle s'est cependant exprimée dans des enquêtes ouvertes par *La Terre Wallonne*, *La Revue Latine*, *La Jeunesse Nouvelle*. Des réponses à ces enquêtes, on peut dégager certaines tendances communes que nous examinerons plus loin, certaines façons identiques de réagir. Nous parlerons également de certaines de ses réalisations. Sa volonté d'être et de persévérer ne se traduit-elle pas surtout dans l'ardeur avec laquelle la plupart de ces jeunes gens réclament des directives ? Car, fait digne de remarque, s'ils entendent dire leur mot personnel sur leur temps, ils ne s'en remettent pas uniquement à leurs propres forces et à leur expérience incomplète, ils veulent également recourir à celles de leurs aînés. Seulement, ces aînés, ils les choisiront parmi ceux en qui ils ont confiance parce qu'ils sont des hommes de foi, d'intelligence et de force.

* * *

Le trait que cette jeunesse accuse en premier lieu est non pas précisément le goût mais la notion de la vie, une notion vraie et simple, encore qu'un peu désenchantée. Elle ne va pas à la vie comme à une fête ni comme à un mal nécessaire, mais comme à une terre généreuse qu'elle devra défricher au prix de ses sueurs. La plus belle œuvre pour elle est une belle vie. De cette notion, découle le caractère le plus indéniable de cette jeunesse : son réalisme, son esprit positif. L'un de nous présentait ce réalisme comme « une tendance à adapter son action et ses visées, non au monde, que l'on rêve mais à celui qui se révèle à nous dans son implacable vérité » (1).

Ce réalisme n'est pas, cependant, pur utilitarisme, quelque chose de transcendant l'âme qui est un sens caché et profond de la vie. Sans doute ces jeunes gens visent avant tout à une profession, non dans un désir d'aises et de lucre, mais dans une pensée de dignité et de force, parce qu'elle formera le cadre de leur personnalité, parce qu'ils y appliqueront leurs forces sans les disséminer, parce qu'ils verront clair sur le but à atteindre et les moyens à employer.

Ce réalisme, cette claire-vue des buts et des moyens pousseront, tout naturellement, ces jeunes gens à l'action. Action qu'ils ne confondent pas avec la simple activité, mais action qu'ils basent sur la méditation et la réflexion. Ils ne seront pas plus une jeunesse de tour d'ivoire qu'une jeunesse de meeting. Ce mélange de la pensée et de l'action qui les achemine vers l'unité de leur être, constitue aussi le meilleur de leur force. Il se révèle surtout parmi la jeune génération littéraire. Ce n'est plus d'images et de mots qu'elle s'amuse, c'est la vérité sur la vie qu'elle veut dire. A ce souci de l'action vient s'ajouter le souci des responsabilités, marque d'une très haute conscience de la vie. Responsabilités individuelles d'abord, envers soi-même, qui se traduisent par une volonté de personnalité, par un désir délicat de conformer ses gestes à ses idées, par un besoin de préparation intellectuelle et morale. Responsabilités familiales, ils savent la force du véritable sentiment. Responsabilités sociales, nous aurons l'occasion de nous expliquer plus loin, à ce sujet.

Peut-être ces caractères apparaissent-ils un peu vagues, parce qu'ils veulent être généraux, parce qu'ils ne se sont guère encore exprimés dans des écrits ou dans des actes. Nous avons dit que la jeunesse belge ne s'expliquait pas sur ses états d'âme comme la jeunesse fran-

çaise. Peut-être aussi ces caractères sont-ils le fait d'une élite assez restreinte. Mais une génération ne se révèle-t-elle pas dans son élite, une élite n'étant nullement un groupe au-dessus de la masse, mais un certain nombre d'individus dans la masse ?

* * *

Ayant essayé de déterminer les caractères principaux de notre jeunesse nouvelle, tâchons à présent d'établir un petit bilan de ses idées, de préciser certaines de ses attitudes devant le problème, d'approfondir certains de ses sentiments.

Le premier problème qui doit nous retenir est le problème religieux. Il est passé à l'avant-plan des préoccupations de cette jeunesse. Ce qu'elle veut, sans y avoir atteint encore, c'est une foi vivante, qui informe tous ses actes, qui soit sa suprême raison d'agir. Elle se trouve en face d'un mal dont elle n'est pas responsable, celui-là que M. le professeur Janssens dénonçait, ici même, dans des articles précis et substantiels : le manque de véritable formation religieuse. On ne nous apprend pas assez, dans nos collèges, à connaître et à appliquer notre foi. Nous sommes des catholiques politiques ou sociaux et pas assez des catholiques religieux. Notre foi se réduit souvent soit à un système de répression morale, soit à une émotion qui nous traverse à certaines heures, alors que proprement elle devrait être une vie et devrait nous présenter, à chaque instant, la distinction profonde qu'il y a entre la nature et la grâce. Quelle révélation fut pour un certain nombre d'entre nous, ce cours de religion donné après la guerre par MM. les professeurs Noël et Balthazar, à l'Institut St-Thomas, de Louvain !

Ce que ces jeunes entendent par la foi, c'est donc la vie religieuse, la vie intérieure celle où la présence de Dieu devient la grande et féconde réalité.

Quelle est leur attitude vis-à-vis de la question sociale ? Ils en connaissent toutes les difficultés, toute l'angoisse et la nécessité qui leur incombera, à eux surtout, d'y apporter des solutions. Dans ce domaine également ils veulent que leur action s'imprègne d'esprit religieux, d'esprit de charité, se base sur une doctrine laquelle suppose ici encore une culture religieuse, économique, historico-politique. A la simple obligation de l'aumône, ils substituent la notion de justice. L'interprétation à donner à cette dernière notion les divise, d'ailleurs. C'est la vieille querelle entre *démocrates* et *conservateurs*, deux vilains mots qui ne disent presque rien de ce qu'ils veulent dire. La question sociale est dominée par deux autres questions : celle de la participation de tous au gouvernement de la société, celle des rapports entre le Capital et le Travail. De part et d'autre, on ne songe pas à nier le droit de participation soit au gouvernement d'un pays, soit à la gestion d'entreprises privées. Mais les uns, partant du principe que la plus grande égalité doit régner entre tous les individus, veulent d'un droit de participation très étendu. Ils se mettent, par le fait même, à la remorque de l'idéal marxiste et poussent, malgré eux, aux jouissances et aux revendications matérielles. Ils sont d'ailleurs en contradiction avec l'encyclique *Rerum novarum* à laquelle ils font sans cesse appel et qui pose, en principe, l'inégalité des individus. Les autres, au contraire, — et parmi eux beaucoup de ceux qui ont fait la guerre — sans parler de classes privilégiées et fermées, veulent qu'une société sagement démocratique serve surtout à *filtrer* les valeurs et font appel pour le gouvernement d'un Etat ou d'une entreprise, à ceux qui possèdent les qualités d'intelligence, de volonté, de conscience inégalement réparties entre les hommes. Or ces qualités, dans l'ordre que nous leur donnons, sans être leur apanage, se retrouvent principalement parmi les intellectuels plutôt que parmi les gens du peuple. D'où la première place à donner à ceux-là et l'autorité sociale dont ils doivent être investis avant les autres.

Notre jeunesse catholique ne ménage pas les critiques à ses dirigeants politiques. Il a dû, même, lui arriver de leur manifester un mépris qui n'est certainement pas dans sa pensée. Nous nous rendons compte, pourtant, de toutes les difficultés actuelles de leur tâche, nous savons que, si elles prêtent à certaines mesquineries, les intentions électorales ne peuvent être bannies des luttes politiques, — servitude et grandeur politique ! — nous savons que l'action des meilleurs d'entre eux est, sans cesse, contrecarrée, énervée par des critiques venues de compétiteurs sans envergure comme sans valeur, produits du régime démocratique mal compris. Aussi nous rendons, sans hésiter, hommage au dévouement et au travail de nos chefs catholiques.

Sans aller jusqu'à se désintéresser de la lutte politique qu'elle considère comme un devoir, notre jeunesse catholique déserte aujourd'hui les associations politiques. La raison en est qu'elle ne veut plus être traitée en jeunesse électorale, employée à coller des affiches et à manier la matraque. Elle se fait une autre idée de la politique. Elle en-

(1) FRANCIS BISSOT, *Une génération dans La Jeunesse Nouvelle*, novembre 1919.

tend d'abord voir séparer les idées des hommes qui presque toujours les déforment et des partis qui les exploitent. Sans méconnaître, bien au contraire, la nécessité d'une discipline, elle veut que l'intérêt du pays soit exclusif de l'intérêt du parti. Elle réclame, également, de nos dirigeants plus de savoir, plus de conscience et surtout une politique qui soit une doctrine et non de l'opportunisme au jour le jour. Si elle conçoit un renouvellement de l'esprit du parti catholique dans un sens plus intellectuel et plus véritablement chrétien, elle se prononce presque unanimement pour son maintien contre son remplacement par un parti exclusivement nationaliste, concevant parfaitement que le parti catholique sert de cadre à la vie chrétienne en Belgique qui, sans lui, irait en se ralentissant.

Certains problèmes de politique extérieure retiennent particulièrement l'attention de notre jeunesse. L'abandon de notre neutralité, en nous créant une responsabilité internationale, a élargi nos perspectives et approfondi la conscience du pays. Nous voudrions voir ces problèmes être l'objet de préoccupations plus constantes de notre Parlement. Et nous sommes reconnaissants à ceux, généralement non investis d'un mandat officiel, qui représentent au pays l'importance de ces problèmes et les solutions que nous devrions adopter, qu'il s'agisse de la question de l'Escaut, de celle de notre colonie, ou de la question à l'ordre du jour, celle de notre politique rhénane que M. Renaud de Briey exposait récemment aux lecteurs de la *Revue catholique*.

Ce qui précède n'est qu'un essai de psychologie de notre jeunesse catholique. Cette jeunesse date de la guerre et rien de définitif ne peut encore être dit à son sujet. Il faudra attendre encore et la juger d'après ses œuvres. Nous avons, cependant, pour contrôler ce que nous avons dit de ses caractères et de ses idées, quelques réalisations auxquelles elle a dès à présent atteint, et dont on peut déjà dégager une orientation précise.

On peut considérer en Belgique trois groupements importants de la jeunesse catholique : l'*Association Catholique de la Jeunesse Belge* (A.C.J.B.), la *Jeunesse Sociale Catholique* et la *Fédération Belge des Étudiants Catholiques* (F.B.E.C.).

L'A.C.J.B. qui marque une grande activité est dirigée par de vrais chefs : M. le chanoine Brohé et M. l'abbé Picard. Elle a son journal hebdomadaire : *L'Effort*. Elle se divise en *associations paroissiales* et en *fédérations régionales*. Ces groupements, directement soumis à l'autorité religieuse, ont pour but la formation et l'action catholiques. La cellule organique de l'*Association* est le cercle d'études établi dans chaque paroisse et dont le programme se résume dans cette formule : étude, piété, action. A l'initiative de M. l'abbé Boland, des écoles régionales ont été constituées où les membres de l'A.C.J.B. reçoivent l'enseignement catholique de la bouche de professeurs et de prêtres. Groupement le plus nombreux et le mieux dirigé, l'A.C.J.B. dont l'action vise tous les jeunes gens, ne peut atteindre à un niveau intellectuel très élevé. Elle constitue le gros des troupes de notre nouvelle jeunesse et sa vitalité est magnifique.

La *Jeunesse Sociale Catholique* groupe des universitaires. Ses finalités sont avant tout sociales. Ces jeunes gens s'appliquent à l'étude de la sociologie et veulent ensuite vérifier la théorie par la pratique. Dans ce but ils sont en rapport avec toutes les œuvres sociales chrétiennes de Belgique et se mettent à leur disposition pour tout service qu'ils peuvent leur rendre : conférences, participation à la fondation de coopératives, de syndicats. Ils tiennent chaque année un congrès dont le retentissement est considérable.

Pour juger la jeunesse nouvelle et les espérances qu'elle emporte avec elle, il semble qu'il faille avant tout considérer la jeunesse universitaire dans son action universitaire. Ayant plus de facilité d'analyse, ces jeunes gens arrivent plus aisément à préciser leurs caractéristiques et à en faire l'application. Ne sont-ils pas également « les hommes de demain » et le souci de leurs responsabilités futures ne les pousse-t-il pas, dès à présent, à se chercher des directives ? Le sens de leur activité, depuis l'armistice, est un fait nouveau. C'est, chez eux, que se révèlent, en premier lieu, les caractères dont nous avons parlé. N'est-ce pas ce réalisme nouveau qui a poussé l'*Union Catholique des Étudiants de Liège* à fonder, à l'initiative de notre ami Jules Polain, une coopérative qui possède actuellement un vaste immeuble où des repas à bon marché sont servis, chaque jour, à des centaines d'étudiants ?

Le 20 mars 1920 fut fondée la *Fédération Belge des Étudiants Catholiques*. L'idée de cette Fédération date de quarante ans au moins. Godefroid Kurth n'a cessé de conseiller : « Étudiants catholiques belges, fédérez-vous ». Elle fut reprise successivement par MM. Fir-

min Van den Bosch, Thomas Braun, Edmond Carton de Wiart, Pierre Nothomb. Mais ces aînés ne purent la réaliser.

La F.B.E.C. compte, aujourd'hui, 3200 membres. Son siège est à Louvain. L'art. 1 de ses statuts porte : « La F.B.E.C. a pour but de resserrer les liens unissant les universitaires catholiques belges, en multipliant les rapports entre eux et en unifiant leur action ». Elle est entrée également en rapport avec les étudiants catholiques étrangers et était représentée aux congrès universitaires de Fribourg et de Ravenne où elle jouait un rôle d'avant-plan en s'opposant à l'entrée des étudiants allemands dans une internationale des étudiants catholiques.

La F.B.E.C. vise avant tout à susciter un mouvement d'âme et d'esprit parmi notre jeunesse, à créer peu à peu une intellectualité catholique. Mais elle ne néglige pas, cependant, les réalisations matérielles. Par l'entremise d'une coopérative fondée dans son sein, le *Home universitaire*, soutenue par une grande banque, la Fédération s'est rendue acquéreuse d'un hôtel situé à Heyst-s-Mer où, moyennant une pension très minime, les étudiants catholiques de nos quatre universités seront désormais admis à faire un séjour pendant les mois de plage.

* * *

Il semble donc bien que pour la première fois en Belgique, une génération catholique se soit levée, génération qui proclame la nécessité de l'étude comme de l'action et qui sans renier l'expérience de ses aînés se cherche, à la lumière des vérités éternelles et de l'enseignement historique, des conceptions personnelles.

Le Cardinal recevant, il y a quelques mois, une délégation d'étudiants disait, en parlant de cette jeunesse catholique d'après-guerre : « Depuis les premiers temps du christianisme, il ne s'est peut-être pas levé une génération qui ait eu à supporter un tel fardeau ».

On peut affirmer, également, qu'elle a conscience de sa tâche.

LUC HOMMEL.



Lettre d'Angleterre

Quiconque veut avoir une idée exacte de l'Angleterre d'aujourd'hui, doit — je l'ai répété plusieurs fois déjà dans mes articles ici — considérer comme donnée essentielle la révolution profonde par laquelle passé notre pays.

Et par ce mot « révolution », que je tiens à souligner, je veux indiquer, non pas une chose bonne ou mauvaise, mais simplement un changement politique et social, rapide et fondamental. Je connais beaucoup d'esprits parmi les plus intelligents comme parmi les plus patriotes de ce pays — si pas parmi ceux qui connaissent le mieux l'histoire — qui saluent avec joie ce changement-là. J'en connais beaucoup d'autres qui le déplorent. Comme il en va de tout grand mouvement affectant l'ensemble d'un pays, certains caractères du changement sont admis par presque tout le monde, tandis qu'il en est que presque tous s'entendent à repousser.

Pour l'observateur, l'important à noter c'est l'extraordinaire rapidité du changement, rapidité tout à fait exceptionnelle dans l'histoire du monde.

Cela finira-t-il par ce qui caractérise finalement tous les changements profonds, c'est-à-dire par un changement positif de religion ? L'avenir l'apprendra. Un changement négatif de religion, une dissolution des anciennes doctrines comme de l'ancienne morale a eu lieu déjà. Londres qui était la capitale la plus puritaine est devenue la cité la moins puritaine de toutes et la conversation, ce thermomètre de la mentalité, le montre bien.

* * *

Personne ne niera qu'un pays est jugé par les étrangers d'après un étalon usé et de vieilles idées. C'est ainsi par exem-

ple qu'ici en Angleterre, le grand rival jusqu'à, mettons ma trentième année, était la France et plus particulièrement la flotte française.

A l'idée nouvelle et d'abord absurde d'une flotte germanique les gens se réveillèrent en sursaut, alors que l'existence de cette flotte, comme on sait, modifiait toute la situation européenne. D'autre part, de la même manière, les gouvernements français qui se sont succédé au cours du XIX^e siècle, quoique connaissant fort bien le développement croissant de la Prusse, persistent à croire les États germaniques très distincts les uns des autres et n'ont pas mesuré la rapidité du mouvement d'unification.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Quoi qu'il en soit, je sais, lisant la presse du Continent, que l'idée qu'on se fait à l'étranger de la Grande-Bretagne est basée sur d'anciennes croyances et qu'on y méconnaît la grande révolution qui s'est opérée, et s'opère encore, chez nous.

J'ai signalé déjà, ici, certains aspects de ce changement. Je voudrais en souligner quelques autres qui permettront de mieux en saisir la nature et peut-être de l'expliquer.

* * *

Considérez notre politique extérieure. Dans le temps, elle était celle d'un État commercial et aristocratique comme l'histoire en montre plusieurs (que l'on veuille se rappeler Carthage, Venise), tous caractérisés par les mêmes méthodes d'expansion et surtout par une continuelle souplesse d'adaptation à des conditions coloniales et commerciales toujours changeantes, et par une espèce d'instinct, bien moins conscient que les plans élaborés par des États démocratiques ou monarchiques, mais extraordinairement sûr dans son action.

Nous avons cessé d'être un État aristocratique et la fonction a changé rapidement. Je ne dis pas que le changement est mauvais et je m'abstiens de prédire ce qu'il produira dans nos relations avec l'étranger et les colonies ; il n'est au pouvoir de personne de prédire l'avenir. Mais il semble évident que notre politique étrangère n'ayant plus les qualités aristocratiques court grand danger.

Le Continent croit toujours qu'il traite avec le Foreign Office ou avec le Premier Ministre. C'est une erreur. Il ne traite même pas avec la Cité de Londres. Il a affaire à une force nouvelle, et il est de la plus haute importance de savoir ce que cette force représente.

Dégager des idées exactes vous donne toujours l'air de couper des cheveux en quatre, mais il est nécessaire d'être très précis en l'espèce si nous voulons comprendre ce qui s'est passé.

Pendant la période durant laquelle la Finance Internationale devint le facteur dominant en Europe — c'est-à-dire de Waterloo à la guerre sud-africaine — les intérêts extérieurs de la Grande-Bretagne étaient virtuellement identiques à ceux de la Finance Internationale. Londres était le centre financier du monde et n'avait pas de rival. Là convergeaient tout l'esprit des affaires et la plus grande part de puissance véritable.

Et la Finance Internationale a grandi côte à côte avec l'expansion coloniale et commerciale de l'Angleterre. Vous ne pourriez pas, je crois, trouver un seul moment de la période s'étendant de 1870 à 1890 où les deux divergeaient.

Il y a vingt ans, une opposition dont les causes doivent avoir été bien antérieures, se fit jour. On ignore généralement que la guerre sud-africaine, notre première grande bévue en matière de politique étrangère, rencontra une vive opposition dans la classe qui avait été jusque là la vieille classe dirigeante. Je ne prétends pas que la majorité de celle-ci était opposée à la guerre, mais une minorité intelligente et active, une mino-

rité fort nombreuse, la combattit nettement. Une fois la guerre en train, le patriotisme, marque distinctive de la classe dont je parle, défendit évidemment à l'opposition de se manifester. Et quant à la lutte elle-même, la classe dirigeante fut comme toujours prodigue en effort militaire. Elle fournit, proportionnellement, le plus de soldats en ce temps où seul le volontariat existait.

Cela n'empêche pas cette guerre sud-africaine d'être le premier exemple — depuis la défaite de notre monarchie au XVII^e siècle — d'une politique étrangère qui n'est plus aristocratique. Une divergence se fit jour entre les forces financières qui avaient voulu la guerre et nos intérêts nationaux. La Finance Internationale fit cette guerre qui fut néfaste à l'Angleterre.

L'opposition s'accrut rapidement. La politique pratiquée à l'égard des Juifs de Moscou montre la profondeur du gouffre qui sépare aujourd'hui les deux facteurs.

Les Juifs des soviets ont ruiné la Russie. A pardonner leurs crimes, l'Angleterre ne peut gagner aucun avantage tangible appréciable. Pareille politique n'a derrière elle aucun intérêt national. D'aucuns vous diront que la Cité souhaite la reprise des relations avec la Russie. C'est faux. La Cité désire tout naturellement la restauration aussi rapide que possible de toutes les relations commerciales sans exception, et on peut dire que ce souhait général englobe la minime fraction qui représenterait les produits russes.

Mais la Cité telle que la représentent les commerçants anglais n'est pas anxieuse du tout — même au point de vue de ses intérêts matériels — de renouer avec la Russie. Son sens politique est certainement opposé à une telle politique. Et pourtant depuis la révolution, à Saint-Pétersbourg, longtemps avant l'armistice, nous avons eu une politique constante de soutien de la bande soviétique : la mission d'Henderson, Prinkipo, Gènes !

En considérant le monde, vous observerez que dans tous les pays on mène campagne en faveur d'une pareille politique. Elle n'a rien de spécifiquement anglais. Partout la propagande est la même, recourant communément aux mêmes mots, et employant toujours les mêmes méthodes. C'est une affaire purement internationale, principalement financière, en grande partie juive.

Qu'une telle politique soit possible en ce moment démontre à l'évidence à quel point l'ancienne et instinctive politique étrangère traditionnelle de ce pays a disparu (1).

HILAIRE BELLOC.



La tapisserie flamande

Les Flandres — ou plus exactement les Pays-Bas méridionaux — sont une terre édue pour les expressions multiples de l'art. Génie des maîtres, variété des créations, nombre et qualité des mécènes, y tiennent du miracle pendant plusieurs siècles. L'inspiration picturale parut tout de suite la faculté maîtresse de la race, avant même que les Van Eyck eussent dressé « d'un double effort leur art théologal ». Aujourd'hui encore les peintres magnifiques, sinon les mécènes, abondent. Cette pléthore trouvait jadis le plus heureux dérivatif dans les formes diverses de la décoration : vitraux, céramiques, broderies, tapisseries, pour nous en tenir aux branches de l'activité artistique où la collectivité était servie à merveille par son infaillible instinct de la couleur. Somptueuse, pieuse, joyeuse, la Flandre se reconnaît dans ses tapisseries, et le monde entier aime cette Flandre, au point qu'une tapisserie flamande peut représenter une fortune.

(1) La fin de cette lettre paraîtra dans notre prochain numéro.

Trop souvent hélas ! ces trésors franchissent l'Océan ! Du moins vont-ils apprendre à des peuples sans tradition d'art, la gloire et la physionomie de notre passé ; car pour qui sait lire un peu dans ces tableaux tissés, quelle éloquente leçon d'histoire à découvrir ! Ce n'est pas seulement l'habileté de nos fabricants et artisans, la maîtrise de nos peintres et dessinateurs qui frappent ; le phénomène artistique s'est produit, semble-t-il, pour fixer les aspects divers et jusque l'âme d'un peuple. Mœurs, foi, usages, costumes s'évoquent ; nous vivons la vie et les rêves de nos ancêtres.

Et tout en nous initiant aux formes de notre culture révolue nous découvrons, je ne sais quelle indéfinissable et véridique saveur, l'essence même de notre originalité ethnique. Les sujets dans notre peinture des xv^e et xvi^e siècles sont moins variés ; notre peinture, à quelques exceptions près, ne s'exerce alors que sur des surfaces médiocres. La tapisserie, elle, accueille de bonne heure les thèmes pieux, allégoriques, historiques, légendaires, fabuleux. Par ses dimensions elle devient pour nous ce que la peinture monumentale est pour les Italiens.

Nos tissus historiés sont nos fresques.

Et notre admiration est complète, comme aussi notre édification, si nous songeons à la loyauté technique, industrielle, économique, aux scrupules admirables qui dictaient les règlements corporatifs, et aussi à la destination première de ces tapisseries qui rehaussaient de leurs épisodes et symboles les murs des châteaux, des palais, les salles des festins, la tente du guerrier, du prince en voyage, et que l'on arborait aux fenêtres des patriciens et bourgeois sur le passage des processions. C'était l'art, le grand art pour tous.

* * *

Passons sur les origines mythiques de la tapisserie — souvenez-vous de la touchante histoire de Pénélope — négligeons même les châtelaines et religieuses exécutant leurs travaux à l'aiguille à l'exemple de Mathilde de France qui sut immortaliser les hauts faits de son seigneur et mari Guillaume de Normandie, et venons-en aux artisans qui fabriquèrent des tapisseries, non en superposant l'image à un tissu de fond à la manière des brodeurs, mais en l'intégrant en quelque sorte au tissu par le moyen de fils de laine, de soie, d'or enroulés autour d'une chaîne. Les chaînes sont-elles disposées sur le métier dans le sens vertical, la tapisserie est dite de haute lisse ; sont-elles horizontales, le produit est de basse lisse. L'œuvre terminée, bien clairvoyant qui distingue la différence.

Le rôle capital de Paris dans la formation de l'art septentrional se fait sentir dans le domaine de la tapisserie comme dans celui de la sculpture et de l'enluminure. Avant la floraison flamande, l'atelier parisien de Nicolas Bataille avait fourni à Louis d'Anjou, frère du roi Charles V, les tapisseries de l'*Apocalypse*, toujours conservées à la cathédrale d'Angers. L'auteur des cartons s'inspire des illustrations d'un manuscrit du xiii^e siècle prêté par Charles V à Louis d'Anjou. Ce dessinateur fait œuvre personnelle toutefois, et nous intéresse tout spécialement, car c'est un Flamand, Jean de Bruges, *pictor regis*, grand enlumineur et comme tel l'un des inspirateurs de ce réalisme septentrional qui vers 1400 commence à s'opposer à l'éclectisme du xiv^e siècle puissant. Elle est de Jean de Bruges, la miniature initiale de la Bible historiée du Musée Weshunen à La Haye où Charles V, en houppe matinale se montre de profil, exhibe un nez vraiment royal et apparaît « de la laideur la plus ressemblante »...

Arras, de bonne heure, s'annonça comme une sérieuse concurrente pour Paris et au début du xv^e siècle, ses ateliers, soutenus par le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, produisirent des œuvres capitales, entre autres, une tenture de 1402 : *La Légende des saints Eleuthère et Piat*, du trésor de la cathédrale de Tournai. Arras devint si célèbre pour les tapisseries, que le mot *arazzi* en Italie désigna bientôt couramment les tissus historiés. Les centres de fabrication se multiplièrent d'ailleurs dans les Pays-Bas : Tournai, Mons, Enghien, Lille, Valenciennes, Douai, Gand, Bruges, Audenarde eurent leurs métiers. Bruxelles et Audenarde éclipsèrent bientôt toutes les villes rivales. Au xv^e siècle, Bruxelles avait déjà un grand nombre de fabricants ; on les appelait en flamand *legwvckers*, mais on se contenta vite d'une corruption « à la bruxelloise » du mot français : *tapissiers* (prononcez : *tapissiers*). La corporation se composait d'apprentis, valets, ouvriers et maîtres. Fabrication, vente, choix des fils étaient soumis à des réglementations sévères. Malheur à qui employait le poil de chèvre ou le poil de vache ! Tout d'abord on scella les œuvres approuvées. Mais le scellage fut aboli en 1472. Alors le contrôle fut confié aux quatre jurés du métier.

Mœurs admirables et qui écartaient tout danger de décadence !

Enfin, et surtout, les plus grands maîtres, un Roger van der Weyden, portraiteur de la ville de Bruxelles, fournirent des cartons, tout

au moins guidèrent les auteurs. C'est de Roger que procèdent de fameuses tapisseries du xv^e siècle conservées au Musée historique de Berne. C'est de van der Goes, la plus puissante individualité de la peinture flamande dans la seconde moitié du xv^e siècle, que relève l'inspiration de deux belles tapisseries du Musée de la manufacture des Gobelins : l'*Annonciation* et l'*Adoration des Mages*. D'une manière générale à cette époque (seconde moitié du xv^e siècle), les figures sont cernées d'un trait limitant les couleurs et le modelé est réduit au minimum. Instinctivement ou non, nos *tapissiers* ont recours aux méthodes de la fresque primitive. Quant à la bordure, elle n'apparaît qu'à la fin du xv^e siècle, tandis que les fonds reculent dans les plans étagés de la perspective.

* * *

La première moitié du xvi^e siècle voit l'apogée de la tapisserie bruxelloise. Quoi qu'en aient pensé jusqu'à présent les critiques, la vitalité et la fécondité de notre art ne cessèrent d'augmenter sous l'influence de la monarchie mondiale d'Espagne et de la Renaissance italienne. Le commerce et l'exportation de nos œuvres d'art atteignaient un tel développement qu'il fallut créer à Anvers un entrepôt, le *Pand*, sorte de galerie où se tenait une exposition permanente. Une évolution se produit dans l'art comme dans la culture. Toutefois, le lien avec le passé est sensible, témoin l'admirable *Baptême du Christ* des collections viennoises qui reproduit la scène centrale du Retable de Saint Jean, de Roger van der Weyden, conservé au Musée de Berlin. Le tapissier, cette fois, se plaît à traduire un paysage vert-émeraude et ajoute à son œuvre une bordure animée d'oiseaux et de personnages bibliques où se reconnaît une disposition chère aux enlumineurs. Paysages et bordures dérivent de modèles anciens, mais leur introduction dans la tapisserie est une nouveauté.

On a bien l'impression que tout concourait à ce moment à l'éclatante prospérité des ateliers bruxellois. Les œuvres ont beau se multiplier, la technique reste parfaite, l'inspiration des maîtres qui fournissent les cartons ne fléchit pas. Quels sont les peintres à qui les tapissiers ont recours pour leurs modèles ? Souvent les noms restent inconnus. Qui donc a conçu ce *Combat des Vices et des Vertus*, qui commenta l'hymne de Venance Fortunat, *Pange lingua gloriosi pretium certamini*, où l'on voit l'Orgueil, la Colère, l'Envie, la Luxure, s'opposer à la Chasteté, la Dévotion, la Patience, au Christ lui-même armé, casqué, couronné d'épines et conduisant les Vertus à la Victoire ? (Collection Goldschmidt, Francfort). L'auteur du carton est ignoré ; c'est un maître très sollicité pourtant, car son inspiration se retrouve dans d'autres tapisseries.

Un second groupe de chefs-d'œuvre bruxellois du début du xvi^e siècle nous laisse moins dépourvus en ce qui concerne les auteurs. Une pièce capitale de ce groupe est la *Communion d'Herkenbald* (Musée du Cinquantenaire, Bruxelles), travail bruxellois exécuté entre 1510 et 1515 en laine, soie et or. L'histoire d'Herkenbald le justicier était populaire à Bruxelles ; avec la légende de Trajan, elle avait fourni à Roger, le thème de peintures murales à l'Hôtel de Ville. Ayant frappé à mort un neveu qui avait séduit une jeune fille et n'ayant point manifesté de remords de ce meurtre, Herkenbald se vit refuser la communion au moment de mourir. Mais l'hostie alla se poser miraculeusement sur la langue du justicier. C'est l'épisode traité dans la partie centrale ; sur les côtés on voit la scène de la séduction et celle de l'exécution. Vêtements, draperies, accessoires se combinent en teintes fondues (les tons au xvi^e siècle sont moins vifs et entiers qu'au xv^e) rehaussées de fils d'or et de soie où s'accroche la lumière ; le tout est relevé d'une bordure rassemblant pampres, calices et agneau pascal.

Commandée par la Confrérie du Saint-Sacrement de la Collégiale Saint-Pierre de Louvain, la composition fut conçue par Jean van Brussel, dit van Room (artiste bruxellois à qui nous ne pouvons attribuer aucune peinture conservée) ; mais le carton, précisant l'idée première, eut pour auteur un certain maître Philippe. L'œuvre fut tissée dans les ateliers du tapissier Lyon ou Léon. Jean van Brussel, dit van Room (de Rome), avait vraisemblablement visité l'Italie. Maître Philippe en avait sans doute fait autant et avait pu admirer à Florence la *Pieta* du Pérugin, si noble par ses rythmes décoratifs en accord avec le rythme des figures. En tout cas, le chef-d'œuvre du peintre ombrien inspira l'épisode principal d'une magnifique *Descente de Croix* (Cinquantenaire) qui offre, en outre, maintes ressemblances avec la *Communion d'Herkenbald*. Le nom de *Philiep* apparaît sur le chapeau d'un personnage de la *Descente de Croix* ; l'artiste pouvait s'enorgueillir de son œuvre. C'est « l'une des plus belles productions de la haute-lisse bruxelloise ».

A ce maître Philippe on attribue une suite de la *Passion du Christ* (cathédrale de Trente), un *Baptême du Christ* (Cinquantenaire), une

charmante tapisserie de l'*Eucharistie* (id.). La sainte Anne de cette dernière œuvre prête ses traits à l'une des figures principales de la célèbre tapisserie : la *Légende de Notre-Dame du Sablon* (Cinquanteenaire). Cette légende raconte qu'une statue miraculeuse fut transportée d'Anvers à Bruxelles, par une bonne femme appelée Béatrice. La tapisserie nous montre la réception de la Madone par le clergé et le duc de Brabant, son transfert solennel à l'église du Sablon et son installation sur l'autel. Béatrice débarquant à Bruxelles avec la statue, ressemble à la sainte Anne de l'*Eucharistie*. La légende remonte au XIV^e siècle, mais l'œuvre est peuplée de personnages historiques contemporains des auteurs. Le duc de Brabant, c'est Philippe le Beau ; devant l'autel sont groupés Marguerite d'Autriche, son neveu Ferdinand et les princesses Eléonore, Elisabeth, Marie et Catherine, sœurs de Charles-Quint. Au centre, les porteurs de l'image miraculeuse sont le futur Charles-Quint avec la couronne du roi de Castille et son frère Ferdinand. L'œuvre est de 1518 et le donateur, représenté trois fois dans la composition, est François de Taxis, maître des postes de l'Empire, personnage hardi et inventif qui pour avoir créé un immense réseau postal fut comparé à Christophe Colomb. Son acte de mécénat l'a sauvé de l'oubli.

* * *

La bordure de cette *Légende du Sablon*, avec ses grotesques banderoles, écussons, cornes d'abondance, médaillons à têtes de guerriers, accuse l'influence grandissante de l'italianisme. Cette influence ne fit qu'augmenter avec le grand peintre bruxellois Bernard van Orley. Nous avons depuis trop longtemps signalé l'erreur des historiens de l'art qui se lamentent en troupeau sur les méfaits de la Renaissance en dehors de l'Italie, pour ne pas approuver ces lignes d'une remarquable étude de M. Paul Alfassa sur les tapisseries des *Chasses de Maximilien*, chef-d'œuvre de van Orley : « Il n'est pas plus désastreux pour la peinture flamande que Mabuse, van Orley ou Coxcie aient été prendre l'air d'outre-monts, qu'il n'est fâcheux pour la poésie française que Ronsard ait lu le grec et Du Bellay l'italien ».

C'est le Louvre qui possède les pièces originales de ces fameuses *Maximiliennes*. Exposées récemment au Pavillon de Marsan, elles produisirent une impression énorme et on ne se lassa pas d'admirer ces représentations de chasse à l'oiseau, au cerf, au sanglier se déroulant dans le cadre des douze mois. L'année commençant alors à Pâques, la première pièce représente le mois de mars. C'est le départ pour la chasse à l'oiseau, laquelle durait jusqu'en mai ; le panorama urbain du fond c'est Bruxelles avec l'Hôtel de Ville et Saint-Nicolas au centre, Sainte-Gadule à droite, le château des ducs à gauche, le tout d'un endroit appelé la Folie (Parc actuel). — Avril évoque le hameau de Boistfort où se trouvait la vénerie ducale. — Avec le mois de mai, représentant la lisière du bois, commence la chasse au cerf qui se continuait jusqu'en octobre. — Juin nous mène en pleine forêt ; juillet nous arrête au prieuré de Rouge-Cloître. — Août montre le forçement du cerf dans un vivant décor sylvestre. — En septembre nous assistons à la prise du cerf, en vue de Groenendael. — Le couvent de Ruysbroek l'Admirable, le Vert-Val de Bossuet, l'un des quatre couvents de chanoines réguliers de saint Augustin, élevés dans la forêt et où Charles-Quint, puis Philippe II séjournèrent volontiers. — Octobre, novembre, décembre nous trouvent toujours en pleine forêt. — Novembre nous fait assister au repas de chasse. Puis commence la chasse au sanglier qui nous conduit jusqu'en janvier. — Décembre « c'est le combat terrible où les chiens se trouvent engagés contre le sanglier et dans lequel un vieux cavalier, qu'on peut croire l'empereur Maximilien, attaque en personne le solitaire, l'épée à la main ». (Gaston Nigeon). — Janvier nous conduit à Tervueren. — Enfin la série se termine par le mois de février, où se mélangent l'allégorie et la réalité. Le roi Modus et la reine Ratio, inspirateurs de la noble science de Vénerie, foulent aux pieds l'Oisiveté et la Gourmandise et reçoivent l'hommage de leurs sujets. Un paysage bruxellois se découvre par le portique du fond avec le palais ducal, Saint-Jacques-sur-Caudenberg et les antiques « bailles » — série de colonnettes que surmontaient les images des ducs et duchesses dessinées par Jean van Room.

Ces tapisseries fameuses sont « un poème à la gloire des chasses de la Cour de Bruxelles » (Alfassa) ; elles sont aussi un poème dédié à notre belle forêt de Soignes. On croit qu'elles furent commandées par Marie de Hongrie ; mais l'hypothèse est contestée. Le Louvre possède les douze dessins à la plume des *Maximiliennes* ; ce sont des œuvres capitales pour la justesse des architectures, la réalité intense des personnages, des arbres, des sites. Van Orley s'y révèle le grand précurseur de Breughel. Pour l'exécution des cartons, le grand maître bruxellois fut sans doute aidé par son élève Pierre Coecke et un paysagiste appelé Tous. C'est à Pierre Coecke qu'on croit pouvoir attribuer le

mérite de la bordure composée dans le bas de deux marins, sur les côtés d'une guirlande fleurie qui, dans la partie supérieure, va rejoindre le signe du zodiaque. Le nom du fabricant est inconnu : peut-être est-ce Jean Gheetels. Les fameuses *Chasses* devinrent, à un moment donné, la propriété de Charles de Lorraine, quatrième duc de Guise, après quoi elles passèrent dans les collections de Mazarin et celles de Louis XIV. Les Gobelins en firent des copies qui sont dans les châteaux de Pau, de Chantilly, à l'Hôtel de Ville de Chartres. Mais jamais plus on ne retrouva l'éclat de ces notes carminées, la douceur de ces roses nuancées et de ces tonalités d'azur, la profondeur veloutée de ces teintes sombres qui s'harmonisent dans le rayonnement subtil des fils d'or...

Van Orley a une autre série à son actif, non moins belle, celle de la *Bataille de Pavie* qui décore une énorme salle du Musée de Naples. C'est sous sa direction aussi que furent tissés dans les ateliers de Pierre van Aelst (dit van Edinghen ou d'Enghien) et Pierre Leroy ou Loray (Peter de Coninck), les *Actes des Apôtres* de Raphaël. Ces compositions grandioses découvrent sous une forme suprême l'idéal des artistes penseurs de la Haute Renaissance. C'est l'honneur de van Orley d'avoir pénétré toute la pensée du Sanzio, et ses interprétations, telle la *Pêche miraculeuse*, la *Remise des clefs*, encadrées de belles bordures dues à Francesco Penni (et peut-être aussi à Giovanni d'Udine), traduisent avec le plus irréductible attrait un langage artistique qui doit être compris dans tous les milieux. Goethe a écrit que ces *Arazzi* étaient la seule œuvre de Raphaël qui ne parût pas petite après que l'on venait de voir les fresques de Michel-Ange. N'est-ce point un hommage indirect à nos *tapissiers* ? Commandées pour la décoration de la Sixtine, les tapisseries étaient toutes à Rome en 1520. Les cartons, retrouvés à Bruxelles par Rubens, furent achetés par le roi d'Angleterre, Charles I^{er} et sont à présent au Kensington Museum.

Pierre Coecke, élève de van Orley, fut un collaborateur précieux pour nos ateliers de tapisserie. De lui sans doute sont les cartons des *Sept péchés capitaux* des collections de Vienne, tissés par Guillaume de Pannemacker et parmi lesquels le *Cortège triomphal du Vice* se distingue par on ne sait quelle allégresse physique. — Un émule de van Orley et de Pierre Coecke, Jean Vermeyen, peintre de Charles-Quint, retraça les principaux épisodes de la *Conquête de Tunis* qui furent interprétés par le tapissier Guillaume de Pannemacker en de prodigieuses pièces gardées dans le Trésor de Madrid. Et c'est à des maîtres comme van Orley, Pierre Coecke, Vermeyen que l'on songe devant une belle tapisserie de la collection Foulke de Washington, le *Mois de Décembre*, si vivante avec ses patineurs de tous rangs — pas tous également habiles, car l'un d'eux s'étale — avec son cartel, son village où vient d'éclater un incendie, et si riche avec sa bordure de bouquets et de mufles de lions.

* * *

On nous enviait nos *tapissiers* et leur glorieuse industrie. On nous imita ; on voulut nous dépouiller en attirant nos maîtres et leurs collaborateurs en France, en Bavière, en Italie, en Angleterre. L'*Arazzeria Medicea* travailla d'après les cartons du Brugeois Jean van der Straeten, dit Stradano, et compta maints Flamands comme *Capi d'Arazzeria* et surtout Jean van der Roost. Aussi, les querelles religieuses aidant, la tapisserie flamande était-elle menacée de décadence. La monotonie et la routine s'introduisirent dans les sujets ; les bordures se compliquèrent jusqu'au fouillis.

La tapisserie flamande ressuscite au XVII^e siècle. Henri IV a beau combler de faveurs les fondateurs des Gobelins, Marc Coomans de Bruxelles, Franz Van der Plancken d'Audenarde (qui devint, en France, François de la Planche et finit par être anobli), nous triomphons de la concurrence. Les embaucheurs pour l'étranger sont surveillés ; les tapissiers reçoivent de nouveaux privilèges et notamment l'exemption de la garde ; la vente des fils d'or, de soie, d'argent, de la *sayette* réservée aux personnes « de bonne réputation ». Les archiducs protègent les métiers. Mais surtout Rubens alimente la vieille industrie de toutes les ressources de son imagination géniale. Qui a vu les grandes grisailles de la galerie Lichtenstein à Vienne, où le maître anversois, à la demande des Pallavicini a représenté pour nos tapissiers, l'histoire du consul Decius Mus, symbole du patriotisme romain, devine l'enthousiasme que de telles productions devaient susciter dans nos ateliers. Quel sentiment de la monumentalité, quelle évocation magique des récits de Tite-Live, quelle résurrection complète de l'antique Latium en ses scènes et ses décors les plus nobles ! Dans les funérailles du héros, Decius Mus est étendu sur un lit de parade. Manlius Torquatus prononce son éloge. Autour sont des trophées, des officiers, des prisonniers, des captives. La figure du mort domine la scène et beaucoup plus tard, Rude, avec l'instinct du génie, créera une figure

pareille en sculptant son Napoléon s'éveillant à l'immortalité ! D'autres séries suivirent celle de Decius Mus : l'*Histoire de Constantin*, fournie par Rubens aux fondateurs de la première manufacture des Gobelins ; l'*Histoire d'Achille*, commandée par Charles I^{er} d'Angleterre, huit pièces pour lesquelles Rubens peignit des esquisses que Van Thulden transporta sur toile ; enfin treize cartons représentant le *Triomphe et les Figures de l'Eucharistie*, d'après lesquels l'Infante Isabelle fit exécuter les tapisseries pour en doter le couvent des Clarisses de Madrid. Le maître déploya cette fois les compositions sur une toile imaginaire soutenue par des angelots et qu'entoure un portique. Le *Triomphe de l'Eucharistie* est une œuvre célèbre qui fut souvent répétée et dont on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, l'ordonnance, la richesse allégorique ou la pompe triomphale.

Jordaens, Sallaert, Schut, De Vaddere, Van Kessel, De Potter, Teniers, Van Uden, Achechellenck, d'Arthois, Van Schoor, Jean Claessens, Daniel Van Heil, Lancelot, Lefebure, se mirent à peindre des cartons de tapisserie. Les ateliers les plus réputés étaient ceux des Rombouts, des Geubels, des Leyniers, des Van der Goes, des Toms, des Bernaerts, des Van der Guchte, des Van Bruston. — Jordaens a donné toute sa mesure dans la suite des huit pièces connues sous le titre l'*Ecole d'équitation de Louis XIII*, acquise par l'empereur d'Autriche Léopold I^{er}, lors de son mariage avec Marguerite-Thérèse d'Espagne en 1666. Dans le *Neptune créant de son trident le cheval* pour que Louis XIII puisse jouir du plaisir de le dompter, admirons « la magnifique attitude du dieu vu de dos, drapé de vert-émeraude, couleur dont le contraste éclate merveilleusement avec le rouge de la draperie d'Amphitrite et de son fils Triton. Quel art des effets ! Rubens est ici presque surpassé... » (Pollak).

* * *

Quand on se fut un peu lassé de ces grandes scènes bordées de fleurs, de puits, d'amours, d'armoiries, de médaillons, de cartouches et où s'agitait généralement une humanité musclée et peu vêtue, on s'éprit des paysanneries de Teniers qui connurent près d'un siècle de vogue malgré l'arrêt de Louis XIV. Qu'on enlève ces magots ! On s'y était pris habilement pour assurer le succès des *téniers*. L'archiduc Léopold, en 1648, mit au concours l'exécution des *Deux mois* d'après Teniers ; c'était proclamer à quel point il appréciait le peintre de sa Cour.

Les *portières* rehaussées d'armoiries, les *jardins de plaisance* agrémentés de nymphes, les *verdures*, stylisées ou non, autant de genres où brillèrent nos tapisseries. Les *verdures* sont ou bien des compositions purement ornementales combinant des fleurs et des feuillages (motif qui ne survécut pas au XVI^e siècle), ou bien des paysages assez conventionnels, très décoratifs d'où peu à peu, par raison d'économie, fut exclue la figure humaine. Audenarde se fit une spécialité de ces paysages. Qui n'a entendu parler des *verdures* d'Audenarde ? Cette ville aurait compté de 12.000 à 14.000 ouvriers de la tapisserie au XVI^e siècle ! Ces chiffres, transmis par la tradition, sont sans doute exagérés. En 1700, la ville ne comptait plus que dix maîtres, en 1748, le nombre des ateliers était descendu à trois ; le travail fut arrêté en 1772.

Bruxelles, pendant tout le XVII^e siècle resta digne de sa réputation. Non seulement on interprétait les peintres nationaux, mais aussi la *Vie de Clovis* et l'*Histoire d'Alexandre Lebrun*. Ce sont des pièces remarquables encore que ces compositions de Victor-Honoré Janssens, tissées par les ateliers d'Urbain Leyniers et de son parent Rydams, pour la grande salle des États de Brabant et que l'on voit toujours à l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Et ce sont des œuvres excellentes que ces scènes de la *Vie du Christ* exécutées par les Van der Borgh d'après les peintures de Jean van Orley (1725), et qui au jour des fêtes solennelles couvrent les piliers du chœur de la cathédrale de Bruges d'un manteau sans pareil.

Mais les Gobelins, Beauvais, Aubusson nous portaient des coups répétés. Les tapisseries flamandes finirent par s'appeler et s'appellent encore indûment des *Gobelins*. Nos ouvriers n'hésitaient plus à répondre aux sollicitations parisiennes. Paris respectait leur langue, leurs coutumes ; ils avaient leur chapelain qui prêchait en flamand. Et surtout, sans qu'ils dussent payer de droit, ils pouvaient fabriquer de la bière ! Et l'exode de nos bons artisans ne cessa de grandir, tandis que déclinaient nos métiers. Copenhague, Stockholm aussi attirèrent nos compagnons. Quelques tentatives protectrices de Marie-Thérèse furent vaines. On nous achevait à coups de tarifs. Et puis le papier peint, la toile imprimée naissaient. Quand la fabrique du dernier des tapisseries bruxellois, Van der Borgh, ferma ses portes, elle regorgeait de beaux produits et ne comptait plus que trois ouvriers. La tapisserie flamande était morte.

* * *

On a cherché à la faire revivre. Le XIX^e siècle n'y a pas réussi, car il a cru qu'il suffirait de copier les chefs-d'œuvre d'autrefois, que l'on retrouve le secret des vieilles techniques, que l'on apporte dans le choix des fils, les opérations de la teinture, les scrupules d'autrefois, fort bien. Mais pour les sujets mêmes, il importe, comme jadis, de recourir aux grands maîtres contemporains. C'est ce qu'a compris récemment une jeune femme, M^{lle} Fernande Dubois, qui a consacré dix ans de sa vie (1908 à 1918) à interpréter en haute-lisse une composition du peintre bruxellois, Constant Monbald : *Vers l'Idéal*. Dans un beau paysage de collines, des génies invitent les Sciences et les Arts à s'embarquer pour la région du Rêve. Des anges ailés, vêtus de longues tuniques, coiffés de casques gemmés, conduisent la barque de l'Idéal. Admirons le style de cette œuvre et son exécution ; admirons l'énergie indomptable de M^{lle} Dubois. Et souhaitons que cette barque de l'Idéal symbolise la résurrection d'une industrie séculaire prête à quitter les rives de l'ombre et du sommeil pour retourner à celles du soleil et de la vie... (1).

FIERENS-GEVAERT.



Un nouveau pas dans la voie de l'étatisation

Il semble vraiment que ceux qui désespèrent du régime parlementaire n'aient point tort.

Les déclarations ministérielles insistent sur l'urgente nécessité où se trouve la Belgique de réduire les dépenses administratives. Il ne faut pas beaucoup de logique pour conclure de ce principe à la restriction du fonctionnarisme, et tout le monde sait, sans avoir pris ses grades en sociologie, que fonctionnarisme et étatisation vont de pair.

L'étatisation croissante à laquelle nous assistons depuis la grande guerre ne met pas seulement en péril nos finances, elle menace d'étouffer l'initiative des individus et des associations privées, elle déprime les énergies, elle porte une atteinte grave à la vitalité des organismes locaux et professionnels.

Ce sont là des généralités, des banalités que la plupart de nos concitoyens, y compris nos députés et sénateurs, ne manquent pas d'applaudir.

Mais s'agit-il d'en faire l'application à un cas concret, c'est une autre chanson !

Le Sénat vient de nous le prouver une fois de plus à propos du débat sur la réforme de la bienfaisance publique.

* * *

Il l'a prouvé lamentablement par l'attitude qu'a adoptée la majorité de l'assemblée dans la question de l'inspection de la bienfaisance et dans la question des jetons de présence alloués aux membres des commissions d'assistance.

Sur ces deux points nous ne dirons guère que ce qu'ont très bien dit plusieurs sénateurs, notamment Messieurs Liebaert et Carton, en des discours dont l'argumentation aurait dû convaincre leurs collègues (2).

Néanmoins il est bon, il est même indispensable que ces choses soient répétées, afin d'attirer l'attention de tous ceux qui pensent et de faire la lumière dans les esprits qui n'y sont pas obstinément rebelles.

(1) Conférence donnée à Lille, Roubaix et Tourcoing en janvier 1922.

(2) Voir dans le même sens deux articles très bien pensés dans la *Libre Belgique* des 17 et 24 février 1922.

Le principe même de l'inspection apparaît, en matière de bienfaisance, comme une mesure de défiance à l'endroit des pouvoirs locaux et des commissions d'assistance.

S'il y a un domaine où le caractère régional doit s'affirmer, c'est bien celui de l'assistance, où il s'agit de pourvoir à des nécessités causées par de multiples circonstances variables suivant les temps et les lieux. Les membres des commissions d'assistance — appelées à remplacer les institutions actuelles — ont-ils, oui ou non, la capacité et le dévouement nécessaires pour juger de ces nécessités et y porter remède ? Les conseils communaux sont là, au surplus, pour exercer un contrôle sur l'administration de la bienfaisance publique. Et les députations permanentes pourraient au besoin être appelées à intervenir, en cas d'incurie des conseils communaux. Tous ceux qui ont l'expérience des institutions d'assistance, — qui les ont vécues durant de longues années, dans leur détail innombrable et si captivant — tous ceux-là, nous en sommes convaincus, seront choqués de l'innovation centralisatrice et bureaucratique contenue dans le projet de loi adopté par le Sénat.

Monsieur Liebaert a fortement insisté sur les dépenses qu'elle entraînerait. S'il y a dix inspecteurs au début — et c'est déjà beaucoup trop, puisque mieux vaudrait qu'il n'y en eût pas du tout — leur nombre doublera ou triplera d'ici quelques années. Ils n'auront pas de bureaux, nous assure-t-on. S'ils n'en ont pas aujourd'hui, cela ne tardera guère, les commis viendront, ils rédigeront des circulaires et les expédieront aux commissions d'assistance, dont les membres auront d'ailleurs soin de les jeter au panier sans les lire : c'est ce qui se passe tous les jours dans les œuvres organisées administrativement : interrogez plutôt les correspondants d'œuvres d'orphelins de guerre et autres semblables. Le résultat le plus clair sera l'agacement et le découragement des braves gens qui acceptent, en esprit de dévouement, de visiter les familles, de leur porter secours mais qui en ont vite assez de la paperasserie bureaucratique.

* * *

Et les jetons de présence !

Ici encore on paraît oublier que le ressort premier, le moteur essentiel des institutions d'assistance réside dans le dévouement. Le Sénat n'a admis les jetons de présence qu'à titre exceptionnel ; sans doute, mais il faudrait être dénué de toute perspicacité pour ne pas discerner le raisonnement des partisans du mandat salarié.

On commencera par allouer un jeton de présence aux membres des commissions d'assistance qui justifieront d'une perte de salaire lorsqu'ils siégeront. Partout où règne la pratique du jeton de présence, vous savez si les séances se multiplient. Cela ne fera pas l'affaire des gens qui ne toucheront pas et qui, s'ils sont disposés à se réunir quand il y a lieu, ne désirent cependant pas perdre leur temps en vaines parolotes. Alors, ou bien ceux-ci démissionneront ou bien on leur allouera, à eux aussi, le jeton de présence et c'en sera fait du mobile désintéressé qui, disons-le en l'honneur de notre bienfaisance publique, y jouait tout de même encore un certain rôle jusqu'aujourd'hui.

Quand on a la journée de huit heures cependant, il n'est pas si difficile de faire coïncider les séances des commissions d'assistance avec les moments de loisir de la population ouvrière !

Il y a encore une lueur d'espoir. Le projet doit retourner à la Chambre. La majorité de la Chambre répudiera-t-elle l'œuvre de la majorité du Sénat ? Nous le souhaitons.

GEORGES LEGRAND.

Première visite d'un protestant à une abbaye catholique (1)

... Cela ne pouvait plus durer. Je me décidai à commencer une enquête méthodique.

Un catholique, que je connaissais, était en rapport avec l'Abbaye de Saint-Maurice, en Valais. Je l'allais trouver et lui fis part de ma détermination d'étudier à fond la vie monastique, l'Eglise, le Christianisme.

Je lui demandai s'il pouvait me conduire au monastère d'Agaune où je pourrais enfin aborder le problème dans ses sources et, de là, organiser mon enquête.

Toutes choses s'arrangèrent au mieux et notre pèlerinage fut projeté pour le dimanche de la Passion. Je presentais l'ouverture d'un champ immense de luttés et d'investigations... C'était l'heure des activités conscientes.

... Un vestibule monastique dans l'épaisseur de murs larges et gravés par des épigraphes romaines de l'antiquité chrétienne, puis un cloître obscur, fleurant le sépulcre et l'eau qui croupit...

Nous entrons dans un parloir en attendant d'être présentés à Monseigneur l'évêque de Saint-Maurice. Deux étudiants en théologie, qui ont suivi, bien que par des chemins différents, un développement analogue au mien, et qui voient avec autant de clarté que moi l'incohérence, l'insuffisance et la partialité du protestantisme, m'accompagnent avec le catholique introducteur. Ce dernier nous donne quelques explications :

— Le Révérendissime Abbé du monastère d'Agaune est, par privilège conféré par le Pape, évêque titulaire de Bethléem ; aussi, la pourpre épiscopale accentue-t-elle l'autorité et le cérémonial de l'Abbaye. Les religieux sont des chanoines réguliers ; ils suivent la règle de saint Augustin. Il y a un millénaire et demi qu'un collège monacal s'est groupé autour des reliques de saint Maurice et des martyrs de sa légion. L'office de la louange divine a donc ici commencé fort tôt, il se confond avec les origines du christianisme. Après l'évangélisation du pays, ce fut, ici comme ailleurs, le Moyen Age avec ses grands travaux, défrichement des terres, études théologiques, art des miniatures et de l'enluminure. La vague de la Réforme s'arrête au pied des murs du couvent ; et, dès lors, c'est le ministère paroissial parallèlement à la vie cénobitique. De nouvelles églises surgissent autour de l'abbatiale...

Le discours s'interrompt brusquement par l'arrivée de Monseigneur l'Évêque. Un jeune chanoine le précède et fait les présentations. La physiologie paternelle de l'Abbé appelle immédiatement notre confiance, tant nous sentons chez lui de bonté et de simplicité. Nous réalisons même que c'est la première fois qu'un homme s'impose immédiatement à notre conscience. Il parlait « comme ayant autorité », pour me servir de l'expression de l'Écriture Sainte. Je lui expose les mobiles de notre visite, faisant surtout part de nos difficultés et de notre désir de connaître la religion catholique. Tout cela sans chercher à dissimuler mes préventions, mais en affirmant cependant ma résolution d'être sincère jusqu'au bout et conséquent avec mes conclusions intellectuelles.

— Dans ce cas, reprend Monseigneur, vous êtes déterminé à vous convertir au catholicisme, car les deux conditions que vous venez d'émettre, l'étude approfondie de notre religion et la sincérité vis-à-vis de vous-même, vous amèneront tout à fait certainement à la reconnaissance de la divinité de l'Église. Il n'existe personne, absolument personne, qui ait entrepris cette recherche et dont le cœur fût droit, qui n'ait été convaincu de la vérité catholique.

Il y a en effet une Vérité.

La Vérité mesure l'homme.

Ce n'est pas l'homme qui est la mesure de la Vérité.

Mais la Vérité n'existe pas seulement de cette vie nécessaire et intrinsèque, la Vérité s'est fait chair, elle est devenue un homme et cet homme a pu dire : Je suis la Vérité. Dès lors, il n'appartient pas aux hommes de créer une vérité quelconque, de la forger selon un idéal personnel et forcément étroit ; il faut qu'ils s'inclinent devant la Vérité qui EST, qui demeure, qui ne se modifie pas et qui les domine. Connaître la Vérité est le plus grand bien. La Vérité est donnée gratuitement à celui qui la cherche et la sollicite de toute la puissance

(1) Extrait d'un volume que compte faire paraître bientôt notre collaborateur R. B. Cherix, sous le titre : *L'Arche d'alliance*.

de son âme ; mais elle reste cependant un bien qui n'est pas dû. Par là, vous voyez que notre conception catholique de la Vérité repose sur un terrain, où, pour l'individu, elle est conditionnée par l'humilité. Aussi, je ne vous donne qu'un seul conseil, celui d'être humble dans votre recherche.

Depuis un moment, un carillon lent et douloureux laissait tomber une agonie de notes sur les toits de l'Abbaye, qui s'éparpillait à travers les cloîtres et venait jusque dans cette chambre se mêler aux paroles de Monseigneur. C'était l'heure de Vêpres. Le Révérendissime Père Abbé se leva, car il devait partir pour l'office :

— Restez avec nous pour le repas du soir, nous dit-il, vous dînez ainsi à la table capitulaire ; nous pourrions ainsi achever cet entretien et vous prendrez un contact plus étroit avec notre vie cénobitique.

Ces paroles mesurées et fermes attestaient un caractère d'une élévation peu commune, une religion charpentée par une armature solide ; elles dévoilaient des vues fort étendues.

... Nous allons, nous aussi, à l'église afin d'entendre les vêpres, telles qu'elles sont chantées dans un monastère, où, selon l'usage canonial, l'office divin revêt une solennité spéciale.

Nous réservions la méditation des conseils du Révérendissime Père Abbé pour plus tard, étant occupé à questionner notre compagnon de pèlerinage sur une foule de choses qui s'imposaient à l'attention : Qu'entendez-vous exactement par vêpres ? par chanoines ? Celui-ci ne pouvait, faute de temps, satisfaire notre curiosité sur tous les points, une explication en appelant une autre.

— La messe, disait-il, est le sacrifice du corps et du sang du Sauveur et l'offrande à Dieu le Père des mérites de la Passion de son Fils, représentée dans un mémorial mystique. Autour de la messe gravitent les heures de l'office. Les chanoines en chantent les parties essentielles et en psalmodient les autres, alors que les prêtres séculiers, absorbés par le ministère, les récitent par la lecture du bréviaire ; c'est ainsi une prière perpétuelle. Elle est composée par les trois nocturnes des matines, chantées pendant la nuit, et par les sept heures canoniales de la journée : laude, avant le lever du soleil, prime, à la pointe du jour, tierce, avant la messe, sexte, après la messe, none, à midi, vêpres, à trois heures, complies, au coucher du soleil. Les vêpres, à trois heures, parce que c'est l'heure de la mort de Jésus. Elles comprennent cinq psaumes en l'honneur de ses cinq plaies, le Magnificat de la sainte Vierge et une hymne qui varie avec le temps liturgique.

Et, profitant des quelques minutes qui nous restaient avant d'entrer à l'église, nous parcourons l'hymne du dimanche de la Passion :

« Vexilla Regis prodeunt — Fulget Crucis mysterium — Qua vita mortem pertulit — Et morte vitam protulit.

Quae vulnerata lanceae — Mucrone diro crimine — Ut nos lavaret sordibus — Manavit unda, et sanguine.

Impleta sunt, quae concinit — David fideli carmine — Dicendo nationibus — Regnavit a ligno Deus.

Arbor decora, et fulgida — Ornata Regis purpura — Electa digno stipite — Tam sancta membra tangere.

Beata, cujus brachiis — Pretium pependit saeculi — Statera facta corporis — Tulitque praedam tartari.

O Crux ave, spes unica — Hoc Passionis tempore — Piis adauge gratiam — Reisque dele crimina.

Te, fons salutis Trinitas, — Collaudet omnis spiritus — Quibus Crucis victoriam — Largiris, adde praemium. Amen.

En regard du texte latin, la traduction française pour les fidèles.

... Mais l'orgue a préludé ses accords... L'abbatiale est sombre, une nef romane accotée de deux nefs latérales aboutit à la chapelle de Notre-Dame et à la Chapelle des Reliques. Dans les stalles du chœur, on aperçoit l'ordonnance de deux théories de chanoines. Penchés sur les gros antiphonaires, ils attendent l'invitatoire initiale. Sur le surplis, c'est un camaïeu rouge : le rouge du sang des martyrs. Les cierges brûlent jaune et c'est une lumière diffuse qui noie toutes les lignes dans une atmosphère solennelle et méditative, hiératique et claustrale.

L'histoire paraît s'être arrêtée à je ne sais quel tournant du Moyen Age, le plus haut : je vois là, devant moi, un symbole, inconcevable à notre époque, d'une tradition qui nie le temps, d'une assemblée qui résiste aux âges, d'un rite qui atteint l'originel humain.

Les psaumes commencent dans l'uniformité saisissante du plain-chant. Je n'avais jamais entendu une musique semblable : c'est un dessin primitif, qui, sans distraire l'âme de sa prière, la moule dans un mouvement simple, la portant en avant d'elle et plus haut, puis tout à coup retombe pour rejaillir. Ainsi l'achèvement n'est pas venu et c'est toute une vie d'arrière-plan, qui s'exprime, maîtrisée cependant par la pensée qui suit, emportée par le sens caché des paroles. Les

antiennes viennent ranimer les exoraisons par une fantaisie plus douce, exaltent la volonté dans le désir d'un au-delà qui s'approche, mais la purifient en même temps de toute son impatience par l'azur d'un rythme séraphique. Les chapiers les intiment et le chœur les module ; les volutes grégoriennes se perdent dans la cadence des neumes.

Musique étrange et pourtant la plus simple ; c'est une confiance et cette confiance n'est plus des hommes, et le calme la guide ; austère est son chant, mais suave la mélodie... la broderie est gothique et c'est l'unité avec la symbolique de l'architecture, la lueur pâle des cierges et la douceur des verrières.

Les vêpres chantées, nous sortons de l'abbatiale, frappés surtout par le caractère de pérennité qui s'exhale à la fois du cadre et de la musique liturgiques.

* * *

Dans le jardin du monastère, deux chanoines sont à causer. Ils s'avancent aussitôt vers nous. Des présentations ont lieu. L'un d'eux, le Révérend Père Prieur, Dom Bourban, après quelques mots de bienvenue, nous offre de visiter les catacombes de l'Abbaye. Je lui pose tout d'abord les questions que l'office des vêpres m'a suggérées, et, voici le Révérend Prieur, engagé par complaisance, dans des explications les plus intéressantes. Dom Bourban est un prêtre d'une soixantaine d'années ; très versé dans la paléographie et l'archéologie, il a publié des travaux remarquables sur l'épigraphie chrétienne. Je ne pouvais trouver une érudition plus vaste, car elle s'étendait à toutes les sciences ecclésiastiques. Il se donnait vraiment à nous, et c'étaient des digressions dans tous les domaines de la foi : C'est ainsi qu'à propos de la couleur des vêtements liturgiques, il nous apprend comment le rouge est réservé par l'Église pour les commémorations de la Passion et celle des Martyrs, pour les fêtes du Saint-Esprit ; comment le violet est la couleur de la pénitence, le blanc celle de la joie et le noir celle des morts. Nous nous rappelons en effet avoir remarqué, à l'église, les housses violettes qui emprisonnent les crucifix et les statues, cela à cause du temps du Carême, à savoir les quarante jours de pénitence. Le Révérend Prieur nous fait observer la correspondance qu'il y a entre les quarante années passées dans le désert par le peuple hébreu, les quarante jours de jeûne pendant lesquels le Christ s'est retiré au désert et enfin les quarante jours de la pénitence ecclésiastique.

— La pénitence, ajoute-t-il, est bien un des fonds substantiels du christianisme ; elle précède, accompagne et suit la Rédemption qui en est le point culminant. Plus le monde s'émancipera et se dissipera, plus l'Église observera rigoureusement le conseil de saint Jean-Baptiste : « Faites pénitence », et l'exemple de Jésus-Christ, le crucifié de la pénitence.

En passant par la sacristie, Dom Bourban nous explique l'emploi et la signification des ornements liturgiques :

... Il y a l'aube, l'amict, l'étole, la dalmatique, la chasuble...

Et le Révérend Prieur parlait du corporal qui est le suaire du Corps du Seigneur, de la patène qui est son tombeau...

... et il y a la pale et le saint-ciboire, la moustrance et le purificateur...

Mais nous voici arrivés au seuil des catacombes. Afin de pouvoir les comparer à celles de Rome, Dom Bourban est allé chercher le livre de Marucchi sur l'*Archéologie chrétienne*, suggestif par ses illustrations.

L'abbaye actuelle est bâtie sur les restes de plusieurs basiliques successives et c'est un labyrinthe de souterrains.

Nous descendons dans cet hypogée où l'histoire nous invite à préciser notre idée du christianisme primitif. L'« ambulacrum » mène aux cryptes importantes où s'alignent les sarcophages. Les murs sont constellés par les inscriptions latines et les dessins symboliques de l'épigraphie. Des fouilles récentes ont exhumé le tombeau de saint Maurice. C'est un simple « loculi », analogue aux tombes encastrées des cimetières romains, et surmonté d'un arcose en plein-cintre.

Une nappe sacrée a été étendue sur le dessus du tombeau, qui permet ainsi, selon la tradition la plus antique, la célébration du sacrifice de la messe. Une ouverture lucernaire projette la lumière du jour sur cet autel, reliquaire des martyrs.

En expliquant la gravure des pierres murales, Dom Bourban nous initiait à la symbolique de l'Église des premiers siècles, et, s'aidant de son livre, il en interprétait les figures. La plupart sont parlantes : C'est le Bon Pasteur, au nimbe cruciforme ; la Vierge, dans la liesse de sa maternité ; c'est le cep de vigne, générateur des sarments ; Lazare, le ressuscité, surgissant dans son linceul ; des orantes, vêtus du pallium pontifical. Je ne pouvais m'empêcher d'être frappé par l'abondance des symboles relatifs à la signification du pain, du vin ou de l'agneau de la Cène. C'était partout l'ichthys traditionnel, le poisson qui représente le Christ, tantôt à côté du calice, tantôt gravé sur le pain,

tantôt à côté des deux espèces déposées sur une table, comme un troisième aliment. Dans la catacombe de saint Priscille, le Christ consacrait un pain et un poisson ; dans celle des saints Pierre et Marcellin, six convives étaient groupés autour d'une table, où, à la place du pain, se trouvaient quelques ichthys ; dans la crypte de sainte Cécile de la catacombe de saint Callixte, encore un banquet et une consécration où le poisson figure comme l'élément essentiel ; enfin, dans la crypte de sainte Lucine, les azyms sont posés sur l'ichthys. Comme un commentaire à ces images, très fréquemment, c'était, au-dessous, un dessin représentant le miracle de la multiplication des pains.

Comme le disait le Révérend Père Prieur :

— Cette figuration a un sens clair : les premiers chrétiens confondaient le poisson avec le pain et le vin religieux, et, puisque le poisson, l'ichthys, est l'emblème de la personne même du Christ, cela revient à dire que l'Église primitive avait la foi en la présence réelle de Dieu dans les symboles de son Corps et de son Sang. Pour commémorer la Passion et la mort du Sauveur, c'était une communion réelle à sa vie incarnée et glorifiée. Et l'Église catholique, dès lors, veille avec un soin jaloux à la conservation de ce rite, où, selon l'explication divine (JEAN VI, 51-56), la communion à la chair du Fils de l'Homme est la participation à sa résurrection. L'Église avait été martyrisée à cause de ce pain et c'est pour en attester la vérité que brûlait la « lucerna » du sanctuaire et que les « cubicla » des catacombes s'étaient gravés d'une symbolique mystérieuse.

Et, s'animant au cours de cette pérégrination vers le berceau du christianisme, Dom Bourban nous retraça la vie liturgique de cette époque, les vigiles pénitentielles qui se terminaient par les grandes litanies de l'aurore et les prières pour les morts ; puis la synaxe sacrificielle, précédée de l'agape ; au milieu de cela, les affres de la persécution et les supplices des martyrs, qui, avant leur mort, écrivaient sur un libelle le nom de ceux pour lesquels ils offraient leurs supplices, afin que la satisfaction expiatoire, qu'ils accomplissaient en vertu de la charité qui permet de souffrir les uns pour les autres, affranchît les pénitents de l'Église. Il parla encore des lois de l'arcane, qui, eu égard à la persécution et à la grandeur des mystères de la foi, entouraient les croyances et les cérémonies des chrétiens d'une discipline secrète et rigoureuse. Les néophytes passaient par un long catéchuménat, puis étaient initiés à la réception des sacrements ; ils arrivaient ainsi au baptême qui était, en même temps qu'un rite solennel, une profession religieuse. Enfin, Dom Bourban nous expliqua encore la formation du canon de la messe et celle du martyrologe...

Depuis un instant, il s'était tu. Du dôme surbaissé, un lampadaire allumé jetait sur le nitre des murs le prisme de ses feux, un vase s'élevait sur un cippe, le retrait ascétique s'était rempli de silence, tandis que le regard du vénérable prêtre, devenu pensif, paraissait s'attarder à quelque souvenir antique.

Ici, dans les catacombes, la paix cimetériale, oui, mais des promesses aussi. Promesses à cause de tant de foi. Promesses des choses qui durent. Impression de durée, de racines, de terre ferme, de passé inébranlable. Le protestantisme est en dehors des faits, de l'histoire. C'est un effort théorique. Impression par contre de pérennité, de sécurité, de lumière. Je comprends que les premières générations chrétiennes n'ont pas vécu d'idéal ou de philanthropie, mais de réalité positive, de sainteté. Leur Église était une société visible, régie par des chefs. Les chefs étaient les dépositaires d'une autorité réelle sur les âmes. La foi était une adhésion à un enseignement, dont les mystères révélés étaient l'objet. Je vois tout cela comme dans une intuition mais avec la perspective d'un travail immense de contrôle, de recherches, de vérifications historiques. Pour le moment, il faut organiser cette étude, procéder avec méthode, ne pas revenir sur un fait acquis, confronter les deux parties adverses, se défier des généralisations rapides.

Pendant que j'étais à ces réflexions, Dom Bourban avait fermé la dernière porte et nous nous retrouvons dans le cloître de l'Abbaye. Au même instant une cloche sonne qui invite les religieux à se rendre au réfectoire. Le Révérend Prieur, lui-même, nous y conduit.

... La salle est haute et nue. Les chanoines s'ordonnent autour des tables et ce sont deux rangées parallèles et silencieuses. Tous sont debout en attendant. Le Révérendissime Père Abbé commence le Benedicite... C'est un dialogue qui s'échange entre le chœur des convives et lui... puis, sur un signe, un lecteur se détache. Et pendant que chacun s'installe, c'est une suite de la « Vie de la bienheureuse Marie d'Agréda ».

Comme nous sommes en carême, le repas se borne à une collation. Cette discipline sévère, cette lecture monotone et d'un sens parfois

difficile, cette assemblée monacale, c'est je ne sais quoi de solennel et d'archaïque. Mais le Révérendissime Père a fait un geste. Les chanoines se lèvent pour la récitation des grâces...

— J'ai pensé à vous, nous dit Monseigneur s'approchant, lorsqu'aux vêpres d'aujourd'hui, j'ai lu le capitule qui fait allusion au sacerdoce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est un point de la doctrine qui doit vous être peu familier ; comme vous le verrez bientôt, c'est une des clefs de voûte de la pensée catholique.

— Oh, Monseigneur ! fis-je, rien ne nous est familier ; pendant cette journée nous avons pris conscience de la solidité de l'édifice qu'est votre religion ; tout est plus vaste que nous n'aurions pu l'imaginer ; chaque détail de la conversation du Révérend Prieur nous révélait des domaines illimités à explorer dans la doctrine, la piété, la morale, la liturgie, la mystique, la métaphysique, l'histoire, l'exégèse, l'hagiographie, l'art catholique. Ce n'est pas une croyance à étudier, c'est un univers et nous ne savons guère comment l'aborder d'une façon rationnelle ; si au moins nous avions quelque guide pour nous aider à franchir les premiers obstacles, à étayer les principes fondamentaux ! Nous nous sommes demandé si, par votre bonté, quelque théologien voudrait bien nous introduire à cette étude par un exposé systématique.

— J'y songerai, répondit Monseigneur, et, se reprenant, seulement j'exigerai, dès maintenant, de votre part, deux conditions : vous me promettez que vous continuerez, comme par le passé, à travailler votre théologie protestante. Il est nécessaire, en effet, d'être très au clair sur les philosophies subjectivistes et sur les conceptions religieuses non catholiques si vous voulez pénétrer dans la synthèse théologique qui leur est absolument opposée. Vous vous engagerez ensuite à prier tous les jours quelques instants pour demander les secours du Saint-Esprit et le don de la lumière quelle qu'elle soit. Affirmez devant Dieu votre sentiment d'indignité à la recevoir et renouvez vos résolutions d'en accepter toutes les conséquences.

Nous nous inclinons en remerciant le Révérendissime Père Abbé pour sa sollicitude à notre égard.

Nous prenons congé de lui...

C'était l'heure du départ. Dom Bourban nous attendait dans l'allée. Il nous accompagne vers la porterie. De long en large, les religieux arpentent le jardin, le cloître, la cour du monastère. Les uns se dirigent lentement vers l'église, les autres reviennent du ministère paroissial ; ici, un groupe s'attarde autour du Révérendissime Père, là, un frère convers distribue les miettes de la table à des colombes qui s'éparpillent autour du jet d'eau...

Soudain, brusquement, c'est l'immobilité générale dans le silence de la prière. J'avais bien remarqué la voix lourde du bourdon.

— Les quelques coups espacés de l'Angelus et c'est une courte méditation sur l'Annonciation, la Passion et la Résurrection du Sauveur, nous dit Dom Bourban.

Nous lui témoignons notre reconnaissance pour son obligeance envers nous, notre regret de quitter l'Abbaye, sur quoi nous le saluons de tout cœur.

— Revenez bientôt, dit-il, nous aurons encore bien des pèlerinages à poursuivre à travers l'archéologie chrétienne. Je vous parlerai, la prochaine fois, de la hiérarchie des églises, depuis l'abbatiale et la collégiale jusqu'à la cathédrale et la basilique, des stations des processions romaines, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint Jean de Latran et des catacombes du Transtévère...

Dans l'adieu du Révérend Père Prieur, il y avait la tendresse d'un père. Ce dimanche de la Passion avait bien été le jour du Seigneur.

R. B. CHERIX.



Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



Le chanoine Alfred Cauchie (1860-1922)

Pendant les longs mois de la guerre, quelques amis avaient l'habitude de se réunir, le dimanche après quatre heures, à Louvain, dans un petit salon du Collège du Saint-Esprit. De la fenêtre, on ne découvrait qu'une rue étroite, sombre, à pente raide, bordée tout entière d'un côté par un long mur aveugle : c'était le Mont du Collège. Un prêtre nous y recevait, un chanoine d'une bonne cinquantaine d'années. Ses cheveux tout blancs, son allure légèrement fatiguée, son visage aux traits détendus, l'auraient fait prendre pour un vieillard. Professeur à l'Université, il regrettait, comme beaucoup de ses collègues, les classes où jadis se pressaient les élèves, et que la guerre l'avait forcé de suspendre. Il songeait à la bibliothèque universitaire, à l'ombre de laquelle il eût pu poursuivre ses travaux scientifiques, et que la sauvagerie allemande venait d'anéantir.

Jamais pourtant, une parole découragée. Les événements ne paraissent pas peser trop lourdement sur son âme, et les heures passées près de lui débordaient de gaieté, d'une gaieté que provoquait ou qu'entretenait sa conversation pittoresque. La profondeur et la finesse y frappaient moins d'abord que l'élocution un peu traînante, les périodes un peu cahotées et les expressions un peu réalistes.

Parfois, aux grands anniversaires du Roi, de l'indépendance nationale, le cercle s'élargissait. Un peu de violet se montrait çà et là dans l'assistance, qui en prenait quelque chose de plus solennel. Médecins, théologiens, hommes de science, juristes, philosophes, agronomes, ingénieurs coudoyaient des robes dominicaines et des frocs de capucins. Un grand garçon, très rouge, et très blond, extrayait d'une antichambre, où un œil inexercé n'eût découvert que des paperasses, quelques vieux flacons, échappés par miracle à la rapacité de l'invasisseur.

Le chanoine se levait. Une émotion silencieuse passait sur les visages. Il parlerait certainement de la patrie. L'émotion se nuancait de curiosité, voire d'inquiétude, car les toasts de M. Cauchie étaient célèbres par leur tour spirituel, par leur à-propos, par leurs allusions inattendues. Sans causer jamais de blessure profonde, il excellait à décocher les traits malicieux, généreusement, longuement pour que chacun en eût sa part, pour que personne ne perdît trop tôt le souvenir de cette soirée intime, de cette soirée sacrée où l'on s'était senti plus fier d'être Belge, plus fier d'être enfant de l'Église et de l'Université catholique, plus fier aussi d'avoir reçu la formation d'un maître chez qui l'enthousiasme pour les plus belles causes ne le cédait pas à la valeur scientifique et au dévouement dans la direction.

Quand les verres s'étaient entre-choqués, religieusement, il tirait d'une de ses poches quelque poésie clandestine. Et le plus qualifié de ses amis pour ce genre d'exercices, un littérateur, à qui ses longs cheveux noirs et le large nœud de sa cravate donnaient un air romantique, lisait, d'une voix chaude et légèrement chevrotante, des vers guerriers qui nous venaient des régions libres.

Aujourd'hui, que mon imagination seule peut me replacer au milieu de ce salon à la tapisserie sombre, parmi ces professeurs, ces robes blanches et ces frocs gris, à côté de ce grand chanoine qui célébrait la Belgique en des toasts touchants, il me semble que je le comprends mieux. Là comme partout, il m'apparaît dans l'accomplissement du rôle que la Providence lui avait assigné ici-bas, auquel le disposaient si pleinement son intelligence ouverte, son enthousiasme communicatif, son cœur inépuisablement bon, son dévouement tenace, son amour singulièrement tendre pour l'Église, celui de grouper, d'être le lien. Et ceux qu'il groupait ainsi, le soir du dimanche, dirigeaient dans la presse clandestine la résistance aux Allemands ; ils organisaient les cérémonies religieuses pour les jours de fête nationale et ces inoubliables conférences, dites de la *Table ronde* qui, malgré leurs allusions transparentes aux faits et gestes de l'occupant, purent durer toute une année sans que celui-ci s'en mêlât.

Mais le chanoine Cauchie a surtout groupé les énergies sur le terrain de la science historique.

Aussi j'ai mieux à faire que de m'arrêter ici à ses publications. La bibliographie des anciens membres du Séminaire historique, dressée en 1911, compte déjà alors soixante livres et articles de lui, sur des matières fort différentes, parmi lesquelles domine cependant l'histoire religieuse de Belgique aux XI^e et XII^e et puis au XVI^e siècles. Ces travaux avaient assis sa réputation scientifique. Successivement il vit s'ouvrir devant lui les portes de la Commission royale d'histoire, de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de France.

Je recevais, quelques jours après sa mort, son dernier ouvrage, sur Godefroid Kurth, son prédécesseur à la direction de l'Institut historique belge de Rome, décédé lui-même en 1916. Il s'appliquait à faire connaître en lui le chrétien, le patriote et l'historien. « Depuis environ quarante ans, écrivait-il dans l'Avant-Propos, nous professons pour Godefroid Kurth la plus vive admiration. » Ce sentiment, qu'il n'était pas seul à professer, résultait chez lui de raisons très nombreuses et très profondes. Je ne veux en mentionner qu'une.

Godefroid Kurth, le premier, a établi en Belgique, sur le modèle des universités allemandes, un séminaire historique. Ce serait montrer bien de l'ingratitude, particulièrement envers M. Charles Moeller et le chanoine Jungmann, tous deux maîtres de M. Cauchie, que de prétendre retarder jusqu'à l'entrée en scène de celui-ci la réalisation à Louvain de cette idée du professeur de Liège. Mais M. Cauchie a certainement donné à l'enseignement critique de l'histoire au séminaire de Louvain, une importance qu'il n'avait jamais eue jusque là et l'on peut dire qu'il a créé l'école historique de cette Université.

En 1889, le jeune abbé Cauchie, devenu docteur en sciences morales et historiques, assiste M. Charles Moeller à la conférence d'histoire pour la partie moderne. En 1892, nommé chargé de cours, il professe de plus les institutions du moyen âge à la Faculté de philosophie et lettres, l'histoire ecclésiastique et la méthode d'heuristique et de critique historique à l'École Saint-Thomas d'Aquin. Cependant, le chanoine Jungmann meurt en 1895. Ce professeur avait établi en 1890 à la Faculté de théologie un séminaire historique dont les élèves se livraient à « des exercices critiques sur l'histoire ecclésiastique ». Nommé à la place de Jungmann tout en restant attaché à la Faculté de théologie, M. Cauchie comprit bien vite quelle arme puissante pouvait devenir entre ses mains la fondation du chanoine Jungmann.

Tandis que celui-ci travaillait vers 1893 avec six ou sept abbés, nous trouvons, dès l'année scolaire 1895-1896, le séminaire historique divisé en deux sections dont l'une est réservée à la Faculté de philosophie et lettres, et compte dès lors 14 élèves, la moitié laïques. En 1897-1898, voici le séminaire historique définitivement constitué avec ses trois sections ou branches. Il comprendra désormais : des exercices critiques sur les sources à la Faculté de théologie, des travaux pratiques sur les institutions du moyen âge et des conférences historiques.

Pourquoi donc cette complication ? C'est que, tout en voulant inculquer à tous ses disciples les principes de la vraie méthode historique, M. Cauchie devait tenir compte de préparations et de destinées différentes. Des jeunes gens, laïques pour la plupart, sortant des humanités, suivent les cours de la candidature et puis du doctorat légal en philosophie, groupe histoire. Ils ont à composer une dissertation originale. Des ecclésiastiques ayant déjà achevé leur philosophie et leur théologie préparent un doctorat en théologie ou en droit canon, sans cependant faire de l'histoire leur spécialité. Aux *Conférences historiques*, les théologiens sont donc appliqués à l'étude de quelques questions se rapportant à la matière du cours d'histoire ecclésiastique de l'année précédente qui n'ont pu être qu'esquissées en classe. Aux *exercices pratiques sur les sources*, les élèves choisissent de préférence des sujets relatifs au droit canon historique, et les traitent d'après les sources. Enfin les *travaux pratiques sur le moyen âge* servent, pour la plupart des étudiants qui y participent, à la préparation immédiate de leur dissertation doctorale.

Il n'est pas difficile d'apprécier exactement l'activité vraiment prodigieuse de ce séminaire historique, de 1897-1898 à la grande guerre. Dans les *Annuaire de l'Université*, les rapports du séminaire occupent une place de plus en plus large, trop large, trop envahissante, à en croire l'administration de l'*Alma Mater*. Sur quarante-quatre numéros du *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, c'est-à-dire de quatre groupements du doctorat en philosophie, la plupart ont été préparés au séminaire historique. J'en compte quatre pour la seule année 1910, et ce sont des volumes de 200 à 300 pages. Qu'on feuillette encore les 116 pages de la *Bibliographie des anciens membres du séminaire historique*, association fondée en 1909 et qui compte, dès la première année, 122 membres. Ajoutez que chaque année la collation de quelque bourse de voyage, quelque prix du concours universitaire vient encourager le maître, qui d'ailleurs, tous le savaient parfaitement, n'était jamais à court d'arguments et de ripostes quand il s'agissait de faire triompher ses protégés.

C'est que pendant des années il les avait suivis de près, leur fournissant, en général, le sujet du travail à composer, exigeant qu'on lui rendît compte de son avancement, interrogeant en public sur la manière dont on procédait, réclamant de chacun, à son tour, un exposé plus développé, provoquant les observations des condisciples, ajoutant lui-même des remarques et des suggestions précieuses sur la

bibliographie, la méthode, la manière de grouper les faits, le style qui convient à l'historien. Si l'on songe que les élèves du séminaire historique ne devaient nullement se limiter au moyen âge, que tous les points de vue de l'histoire pouvaient être envisagés par eux, que le nombre des participants aux travaux du séminaire montait parfois jusque quatre-vingts et était rarement inférieur à cinquante, on comprendra le labeur énorme que cette direction représentait pour le chanoine. On comprendra aussi l'influence qu'il a exercée sur le développement des sciences historiques en Belgique et sur la formation intellectuelle du clergé. Mais ici je dois m'abstenir de citer des noms pour n'effrayer aucune modestie.

Les anciens élèves de M. Cauchie — et on trouve représentés parmi eux la Hollande, les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, l'Autriche, l'Allemagne — les anciens élèves de Cauchie garderont de lui jusqu'à leur mort le plus reconnaissant des souvenirs. Et je suis sûr que les jours qui ont suivi l'annonce de sa fin, lorsqu'on a commencé à réaliser mieux sa disparition, des larmes ont coulé de bien des yeux qui n'étaient plus habitués à en verser. Car tous les services qu'il vous rendait, il vous les rendait de tout son cœur. Est-il donc possible, se disait-on, de rencontrer dans le même homme tant de compétence et tant de dévouement ? Et ces deux qualités réunies ne supposent-elles pas l'exercice ininterrompu de la plus élevée, de la plus rare des vertus, le désintéressement ?

* * *

Je me suis longuement étendu sur le séminaire historique, parce que M. Cauchie l'a aimé plus que toutes ses autres créations. Cependant sur beaucoup d'autres terrains encore il a groupé, il a formé le trait d'union. A son initiative, une *Collection belge de manuels d'histoire*, pour l'enseignement moyen, tenue au courant de la science, fut commencée, et il en a vu paraître quatre volumes. Sous sa direction, se forma un *Comité interdiocésain*, comprenant des délégués du clergé séculier, régulier et des membres laïques, pour composer une histoire de la grande guerre en Belgique. Président, directeur, il est en même temps le plus actif des membres, celui qui encourage les autres, qui les secoue, qui leur ravive le souvenir d'un travail en retard. Il nous traita toujours un peu comme des élèves. Et aucun de nous ne songea jamais à s'en offenser.

Une de ses œuvres cependant mériterait ici beaucoup plus qu'une simple mention, car elle est peut-être la plus connue à l'étranger. Mais, encore une fois, il ne la réalisa que par la faculté spéciale que Dieu lui avait donnée pour grouper ses semblables. Et si je n'en parle ici que très brièvement, c'est surtout pour ne pas dépasser trop le nombre de lignes que la *Revue catholique des Idées et des Faits* a bien voulu me concéder, et aussi parce que la *Revue d'Histoire ecclésiastique* ne fut que le prolongement du séminaire historique de M. Cauchie.

En effet, ce périodique, fondé en 1900 par le chanoine Cauchie et le chanoine Ladeuze, aujourd'hui recteur de l'Université catholique, devait tout d'abord, dans l'intention de ses directeurs, « recueillir les

meilleures d'entre les monographies élaborées au séminaire historique, et... solliciter d'une manière permanente l'activité des anciens membres de cette société au profit général des sciences historiques ». Et si les fondateurs ajoutent que « d'autre part... ce serait rendre service à la science que de procéder à un recensement régulier des innombrables publications et des multiples périodiques qui s'occupent d'histoire ecclésiastique », il est sous-entendu que les anciens membres du séminaire historique seront les principaux ouvriers de ce recensement (1).

La *Revue d'Histoire ecclésiastique*, universellement réputée, le plus sérieux et le plus complet des périodiques qui existent dans ce domaine. C'était un souci constant du chanoine Cauchie d'être complet et ses élèves savent à quel point il affectionnait les longues listes bibliographiques. Plus encore que les articles originaux et les comptes rendus très objectifs et souvent très développés, les savants apprécient dans la *Revue* la *Chronique*, c'est-à-dire les nouvelles relatives à l'histoire ecclésiastique venues de tous les pays, et la *Bibliographie* de tous les ouvrages et articles parus récemment et qui se rapportent à cette branche. Dans la bibliographie même il faut encore remarquer les renvois aux comptes rendus publiés dans toutes les revues pour les ouvrages précédemment annoncés dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*.

Quelle leçon nous a donnée à nous, catholiques, et plus encore aux prêtres, ce chanoine dont la vie tout entière a été consacrée à grouper, à être le lien, en vue surtout d'une œuvre scientifique ! Et comme la leçon devient plus éloquente pour ceux qui ont connu l'ardeur de sa conviction catholique et l'ardeur de son zèle ! Car il garda toujours pour son caractère de chrétien, pour le caractère de son sacerdoce, la plus enthousiaste, la plus reconnaissante et la plus sincère des vénération. Oui, sincère, loyale, franche. Jamais il ne cherchait à faire oublier son état de vie. Toujours, devant n'importe qui, au milieu ou au bout de ses discours les plus plaisants et au cœur pour ainsi dire de chacune de ses boutades, il mettait son amour de l'Église. Il en était le serviteur et l'enfant, il lui témoignait cet amour simple, candide, profond, tenace, expansif, vraiment catholique, et très fort et très agissant. De même que cet amour embaumait toutes ses paroles, il inspirait tous ses autres amours, toutes ses démarches, toutes ses initiatives. Aussi, sans vouloir le canoniser, on peut bien répéter à son sujet cette phrase qu'il avait trouvée dans le *Saint Boniface* de Kurth et qu'il appliquait à ce grand historien :

« Sa vie entière, depuis le berceau jusqu'à la tombe... porte le cachet de cette influence d'en haut à laquelle il a toujours correspondu. Tout s'explique par l'ardeur et par l'activité de sa foi. Toute sa carrière n'est que l'application de cette parole de l'Apôtre : « *Justus ex fide vivit* » (2).

E. DE MOREAU, S. J.

(1) *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. I, 1900, p. 26.

(2) A. CAUCHIE, *Godefroid Kurth*, p. 32.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Les catholiques belges et la France catholique

Nous sommes en reste avec M. GEORGES GOYAU, et je m'en excuse, car la *Revue Catholique* se devait à elle-même de signaler la très curieuse conférence que l'éminent historien a faite à l'Institut philosophique de Louvain le 13 février et dont la *Revue Générale* donnera le texte dans son numéro du 15 avril. Universellement apprécié, pour ses travaux d'histoire religieuse, M. Georges Goyau, qui vient à l'heure même de publier *L'Histoire religieuse de la France* — œuvre de vaste envergure — dans la collection monumentale dirigée par M. Hanotaux, a consacré une étude très attachante, très suggestive à *l'influence de la Belgique catholique au XIX^e siècle sur les destinées du catholicisme français*.

Sujet bien surprenant à première vue, car il semble que la thèse contraire s'impose à l'historien, s'il est vrai que la Belgique catholique fut au cours de cette époque largement tributaire de la France, au point d'apparaître souvent et à plusieurs comme son satellite. Eh bien ! c'est l'autre volet du triptyque, comme il le disait, que M. Goyau s'est

plu à montrer tout à l'honneur de notre pays, c'est l'influence profonde exercée par la petite Belgique sur l'orientation de la pensée religieuse française que l'historien si averti, si sagace, si absolument compétent a voulu mettre en lumière. Il faut avouer que notre grande sœur ne nous avait pas habitués à une telle impartialité et, je crois traduire le sentiment des auditeurs et des futurs lecteurs, à une telle connaissance des choses de chez nous. Très ardent Français, Georges Goyau est avant tout bon catholique et aussi bon Européen, à qui s'ajoute cette scrupuleuse probité de l'esprit qui ne néglige aucune source d'information.

Il a parlé sous l'inspiration d'une chaude sympathie, mieux que cela, sous l'empire d'une sincère gratitude pour le peuple belge qui, en 1830, montra que l'insurrection des consciences peut vaincre la tyrannie et enfanter une nationalité libre ; qui, en 1914, montra que la résistance du droit aux caprices de la force peut élever un pays jusqu'aux sommets de la grandeur morale. A la vivacité de ces sentiments, le conférencier joignit une étonnante possession du sujet : il connaît la Belgique à rendre jaloux beaucoup de Belges, il a compulsé tous nos historiens, et s'est rendu familiers leurs écrits, il s'est documenté à pleines mains, il a ramassé les miettes, recueilli jusqu'aux menues communications du *Bulletin* de notre Académie, épiluché les moindres textes, glané dans tous les sillons, et il n'est pas jusqu'aux noms propres thiois les plus rocaillieux qu'il ne s'efforce d'articuler avec une touchante bonne

volonté pour leur garder la saveur du terroir ! Le plus belgicisant des Français !

* * *

Je ne m'en vais pas vous analyser cette savante étude, je me borne à mettre en vedette quelques noms, peut-être trop oubliés chez nous, avec l'espoir d'éveiller la curiosité patriotique. Ce rappel suffira d'ailleurs à faire voir comment la Belgique fut pour la France l'initiatrice et l'institutrice de la liberté religieuse.

Le premier Belge dont M. Goyau recherche le rayonnement dans son pays est FÉLIX DE MÉRODE, père du pro-ministre des armes de Pie IX, frère de Frédéric, le héros de Berchem, beau-père de Montalembert, celui-là même qui aurait peut-être ceint la couronne de Belgique, s'il l'avait voulu. Son mariage avec Rosalie de Grammont, nièce par alliance de La Fayette, son remariage avec Philippine de Grammont, l'avaient fixé à Villersexel, en Franche-Comté, à l'époque de la Restauration. C'est de là que ses regards s'attachèrent passionnément sur le théâtre politique de Paris, c'est là qu'il fit ses premières armes comme publiciste. Combien parmi nous savent en quelle estime il était tenu par les chefs du mouvement catholique français ? C'est lui que Lacordaire qualifiait ainsi : « *L'homme unique peut-être en son siècle* » ; c'est lui que Montalembert célébrait comme « *un type accompli de ce que peut et doit être au XIX^e siècle un chrétien dans la vie publique* ». Comment cet homme d'une quarantaine d'années avait-il conquis chez nos voisins un tel prestige, un tel ascendant ? — Par l'alliance dans sa vie des aspirations libérales de son temps et d'une foi religieuse profonde, par la publication de brochures publiées à Paris en 1828, 1829, où notre éminent compatriote, maniant la plume avec l'élégance du gentilhomme et la rare pénétration d'un politique aussi souple que ferme, jetait l'anathème de tous les absolutismes, préconisait l'accord de la religion et des institutions libres dérivées de la Charte, proclamait par-dessus tous les partis la nécessité d'une réconciliation du catholicisme avec les libertés raisonnables dont la France voulait jouir.

Félix de Mérode avait été frappé de ce fait : la France n'avait pas l'intelligence de la liberté ; les uns l'opprimaient par maladresse pour protéger l'Église, les autres l'étoffaient par hostilité contre les Frères de la doctrine chrétienne et les Jésuites. Par ses écrits volants, il s'efforça de faire comprendre que les Jésuites, les ignorants, l'université, « que tout pouvait vivre quoi qu'on dise » et, d'une main sûre, il traça aux catholiques français un programme de revendications dont l'exemple de la Belgique allait démontrer l'opportunité et la sagesse.

C'était l'heure, en effet, où l'unionisme triomphait ici et ralliait tout le pays, où un de Potter dénonçait l'arbitraire comme le seul ennemi, demandait la liberté pour tous, jésuites et non-jésuites, où de vastes mobilisations de signatures confondant catholiques et libéraux, réclamant la liberté de la presse et la liberté d'enseignement, comme inséparables, préludaient aux journées de 1830. Quel commentaire saisissant des brochures de Félix de Mérode !

Et sans doute La Mennais faisait écho avec enthousiasme à cette étonnante donnée par les Belges, mais son esprit aventureux s'échappant dans je ne sais quels rêves d'apocalypse s'éloignait du réalisme politique. Félix de Mérode l'y ramenait imperturbablement, dissipait ses nuées, développait sagement les conclusions à tirer de l'agitation émancipatrice des Belges, inculquait aux membres du clergé français l'imitation de leurs confrères voisins, les initiait à l'art d'être plus libéraux, plus tolérants pour leurs adversaires, rassurait par ailleurs leurs consciences en distinguant nettement la tolérance purement civile de la tolérance dogmatique ou de l'indifférence religieuse.

Il faudra voir dans le texte même de la conférence par quels traits précis M. Goyau a su dégager cette figure d'homme d'État belge qui, avant de collaborer si noblement à la naissance et aux premiers développements de notre nationalité, s'était acquis en France par son apostolat intellectuel une indiscutable et bienfaisante autorité.

* * *

Après les écrits de Félix de Mérode, M. Goyau évoque comme propulseurs de l'idée de liberté en France, le groupe intéressant des treize abbés du Congrès, au premier rang les abbés de Foere, de Haerne, Van Crombrugghe, Verduyn, Verbeke, de Smet. Tous, sans doute, furent des amants passionnés de la liberté, la revendiquèrent pour tous, pour tout, avec une hardiesse qui parfois dut faire trembler les tenants de l'orthodoxie ; mais, il est équitable de le reconnaître avec M. Goyau, avec le Comte de Lichtervelde, ils ne se laissèrent pas entraîner jusqu'aux exagérations menaisiennes et, en somme, à travers leur phraséologie grandiloquente, ils envisagèrent dans la liberté générale, non pas un bien en soi, un idéal insurpassable, mais un moindre mal, la condition nécessaire de la paix civile, le terrain où le bien s'armant du droit commun pouvait se déployer victorieusement.

Ils ont brûlé leur encens à la liberté de la presse, et c'est une erreur insoutenable, mais ils ont exalté la liberté de l'enseignement et fait consacrer par l'article 17 de la Constitution cette glorieuse conquête méconnue aujourd'hui par tant d'ignorances, à savoir que l'école *publique* est, en ordre principal, l'école de la liberté et, en ordre subsidiaire seulement, l'école officielle, selon l'interprétation logique de la pensée des constituants dégagée notamment avec une rare maîtrise par M. le professeur Orban de Liège et M. Nicolas Goblet, ancien député.

Or, de Paris, Lacordaire contemplant la Belgique avec ravissement, de *l'Avenir*, il lui criait sa fierté de catholique, il l'aimait comme une sœur née du Christ et de la liberté, il souhaitait qu'elle fût pour les catholiques un encouragement à conquérir leur affranchissement, un reproche à tous leurs oppresseurs. Le spectacle de la liberté belge fleurissant à l'ombre de la croix l'enivrait d'enthousiasme.

Heureux les Français s'ils eussent mieux pénétré la leçon des événements qui se déroulaient ici, plus justement discerné les bases de notre unionisme qui n'avait presque rien de commun avec leur libéralisme échevelé ! Quels déchirements ils se fussent épargnés ! A quelles condamnations aussi ils auraient échappé ! Il reste, en effet, que si *l'Avenir* fut frappé par Rome pour avoir méconnu le véritable idéal assigné par le Christ au monde : « la libre harmonie des âmes dans l'unité d'un seul et même bercail », selon la noble formule de M. Goyau, Grégoire XVI lui-même, instruit par le cardinal Sterckx, « déclara n'avoir aucune inquiétude au sujet de notre Constitution », si bien qu'Adolphe Deschamps, pouvait en 1856 sommer la gauche au Parlement de citer un veto pontifical défendant de prêter serment à notre charte.

* * *

Il s'est rencontré dans l'Église belge, au milieu du siècle passé, un homme tout à fait supérieur, un grand évêque dans toute l'acception du mot, Mgr VAN BOMMEL, évêque de Liège. Regard d'aigle, port majestueux, génie de l'organisation, science de la politique, il unissait ces qualités à toutes les vertus épiscopales. Le nonce Capaccini disait de lui : « C'est le prêtre le plus prudent, le plus savant et le plus exemplaire de tout le royaume ». Il ne se contenta pas de reconstituer son diocèse et en quelque sorte de le refaire de toutes pièces. Son rayonnement fut immense, incalculable l'influence qu'il exerça du fond de son évêché sur les destinées du catholicisme français. S'il existe en France un collège libre, elle en est redevable à Van Bommel. Hélas ! il attend encore un historien digne de lui, et n'est-il pas étrange que ce magnifique sujet n'ait pas tenté la plume des Schoolmeesters, des Balau, des Monchamps, des Kurth, pour ne citer que les disparus ? On dirait que les érudits ne s'enfoncent à plaisir que dans le passé le plus lointain et ne s'intéressent vraiment qu'aux personnages qui n'ont pas laissé de traces ! Il a fallu la magistrale biographie de Mgr Paris, évêque de Langres, écrite par le savant abbé Guillemin, vicaire-général d'Arras, pour révéler à la plupart le rôle exceptionnel joué par Van Bommel dans la campagne pour la liberté de l'enseignement. M. Goyau n'a pas manqué de traiter largement cet aspect de la question.

Déjà dans son « Exposé des vrais principes sur l'instruction publique primaire » (1841), l'évêque de Liège s'était tourné vers la France, l'adjurant d'émanciper son clergé par l'abolition du monopole et d'instaurer enfin le régime de liberté inscrit dans la Charte. Il intervenait en France par des conversations, par des correspondances, auprès de Mgr Affre, de M. Delahaye, directeur du collège St-Bertin à Saint-Omer, les pressant de faire demander par les évêques l'exécution de la Charte. Montalembert lui renvoyait un écho de sa parole dans une brochure célèbre, Mgr Paris venait causer à Liège pendant trois jours avec le vaillant prélat et s'entendait pousser énergiquement à l'action par ses brûlantes exhortations, entraîner à la lutte nécessaire, obligatoire, pleine d'espérances, et sur le chemin du retour, il était encore poursuivi par une lettre stimulante de l'infatigable excitateur, Mgr Paris ne tarissait pas d'éloges sur son compte. « Ce prélat, écrivait-il, est vraiment extraordinaire. Science, capacité, zèle, fermeté, bonté, ambition, gaieté, il réunit tout. Aussi combien il a d'ennemis en Belgique, mais quel bien il y fait !... »

Enfin, Van Bommel réussit ! Il mit la plume à la main de l'évêque de Langres qui prit décidément la tête du mouvement, publia brochure sur brochure, aiguillonnant sans relâche les catholiques français, « scandant de ses écrits la marche victorieuse qui devait aboutir à la loi libératrice de 1850 ».

En 1846, à l'occasion du jubilé de la Fête-Dieu, en dépit de Louis-Philippe qui prenait ombrage de l'influence de l'évêque liégeois, Mgr Paris lui revenait encore, et désormais une alliance fut conclue entre catholiques français et catholiques belges, combattant pour la même

cause, comme l'avait écrit Montalembert, avec les mêmes armes, à peu près sur le même champ de bataille et se donnant la main.

L'Université de Louvain, d'ailleurs, cet arbre splendide écloit et grandi au soleil de la liberté, fascinait la catholicité et surexcitait tous les enthousiasmes. L'élan imprimé par les vigoureuses initiatives de Félix de Mérode, des abbés du Congrès national, de l'évêque Van Bommel ne devait plus se ralentir jusqu'à l'octroi de la liberté de l'enseignement supérieur en 1875.

Entre ces deux dates, 1850 et 1875, l'école catholique libérale française, il faut le reconnaître loyalement, s'écarta plus d'une fois, notamment en 1863, au Congrès de Malines, par la bouche éloquent de Montalembert, de l'intégrité doctrinale, érigeant, comme l'a si bien dit le Cardinal Mercier à propos de ces discours blâmés par Pie IX, une règle de conduite pratique en norme générale, n'opposant pas à un état de fait l'état de droit, ne réservant pas les droits imprescriptibles de la vérité et allant même jusqu'à transformer en idéal politique une situation simplement tolérée par l'Église.

Un Belge encore, homme d'État de grande valeur, frère du Cardinal Dechamps, qui avouait avoir trop penché vers le libéralisme, mais s'était dépris, à la lumière des événements et des enseignements pontificaux, des illusions de la liberté illimitée, s'entremet alors, avec un tact exquis, sa correspondance nous l'a révélé, auprès de Montalembert et de Gratry, pour panser les plaies de ces âmes endolories et pacifier ces esprits tourmentés.

Mais je m'arrête ici. Aussi bien tout le monde voudra lire dans son texte complet cette étude si fouillée, si documentée, si mesurée, si nuancée, où M. Georges Goyau a déployé ses qualités coutumières et dont je m'excuse de n'avoir pu donner ici qu'un faible aperçu.

J. SCHYRGENS.



BELGIQUE

La population belge en décroissance

Les résultats généraux du recensement de la population, qui ont paru au *Moniteur*, ne manqueront pas de retenir l'attention. C'est la première fois, en effet, depuis que l'on procède en Belgique à des relevés périodiques du nombre des habitants, que l'on constate que ce nombre est en diminution.

Au 31 décembre 1910 la Belgique comptait 7.423.784 habitants. Au 31 décembre 1920 ce nombre est réduit de 26.060, la population belge ne s'élevant plus qu'à 7.397.724 habitants.

En ajoutant la population des communes des districts d'Eupen et Malmédy, on arrive à un chiffre supérieur de 35.119 unités à celui de 1910.

Dans les limites territoriales d'avant-guerre, il y a donc eu réduction du chiffre de la population.

Pour mesurer l'importance de cette constatation, il faut se rappeler que pendant la période qui a précédé 1910 la Belgique avait toujours vu sa population s'accroître rapidement, du taux de 10 p. c. environ. Et l'on avait compté entre les années 1890 et 1900 une augmentation de 624.711 habitants ; entre les années 1900 à 1910 une augmentation de 730.236.

Quand on consulte les chiffres par province et qu'on les rapproche de ceux de 1910, on constate que la diminution n'existe pas dans toutes, mais que là où il y a augmentation, celle-ci est très faible.

Voici l'augmentation ou la diminution par province de 1910 à 1920 : — Anvers, + 47.220 ; Brabant, + 50.914, Flandre Occidentale, — 71.980 ; Flandre Orientale, — 15.291 ; Hainaut, 12.162 ; Liège, — 25.252 ; Limbourg, + 24.764 ; Luxembourg, — 7.771 ; Namur, — 14.501.

C'est dans la Flandre Occidentale que la réduction est la plus forte, pour la raison que l'on connaît. Une partie des habitants de cette province, qui a beaucoup souffert de la guerre, ne peut pas encore réintégrer les foyers détruits.

Toutes les provinces wallonnes se présentent avec une diminution. L'augmentation dans les provinces d'Anvers et de Brabant est insignifiante. Seule la province de Limbourg a un accroissement sérieux, dont le taux 8,9 p. c. se rapproche de celui d'avant-guerre.

* * *

La population se répartit comme suit entre les régions flamandes, wallonnes et mixtes (arrondissement de Bruxelles).

PROVINCES.	POPULATION.	%
Provinces flamandes		
Arrond. de Louvain	3.494.559	47.24
Provinces wallonnes.		
Arrond. de Nivelles.	2.826.713	36.20
Arrond. de Bruxelles	1.077.452	14.56

Cela ne veut point dire qu'il y aurait en Belgique autant de Flamands, autant de Wallons, autant de gens qui ne sont ni l'un ni l'autre. Tout le monde sait qu'il y a des Wallons en Flandre, des Flamands dans le pays wallon et un peu partout des Belges qui ne sont ni l'un ni l'autre, soit que leurs parents fussent d'origine différente, soit qu'ils appartiennent eux-mêmes depuis longtemps à un milieu dans lequel les caractères particuliers des groupes ethniques : la langue, les mœurs, le caractère se sont atténués au point de disparaître.

À cet égard, il est intéressant de noter le temps d'arrêt marqué également, pendant la période décennale 1910-1920, par le développement des grandes villes.

La population de la ville de Bruxelles, tombe de 177.078 en 1910 à 154.801 en 1920. Pour l'agglomération Bruxelloise tout entière, le nombre des habitants s'élève de 720.347 à 756.015 (mais pour la période de 1900 à 1910 l'augmentation avait été de 120.000).

Voici les chiffres à peu près sans changement pour les villes d'Anvers, Gand et Liège :

	1910	1920
Anvers	301.700	302.058
Gand	166.445	167.042
Liège	167.521	163.298

Ces chiffres reflètent les fluctuations différentes de la population depuis 1910 dans les diverses parties du pays. Pour le pays flamand et malgré la forte perte de population de la Flandre Occidentale, il n'y a qu'une légère diminution dans l'ensemble (13.000 environ) et même il y a augmentation dans deux provinces (Anvers et Limbourg), tandis que la réduction de la population des provinces wallonnes est plus importante (66.000), et elle est générale.

* * *

Les raisons de cette différence se révèlent d'elles-mêmes quand j'aurai indiqué quels sont les facteurs de notre formidable dépression démographique. Mais avant cela, il est utile de souligner que c'est la guerre qui vaut à la Belgique ce manque à gagner de 7 à 800.000 hommes.

On s'en doute bien, mais on ne réfléchit pas à la perte que cela représente, au tort presque irréparable qui a été ainsi fait à notre puissance biologique, à la force ascensionnelle de notre population. C'est comme si la Belgique avait perdu par la guerre une population de l'importance de celle de la province de Liège.

Il y a là un dommage dont il n'est pas tenu compte dans le calcul des réparations dues à notre pays. Il est, en effet, incalculable, quand on réfléchit aux conséquences que peut avoir pour un pays comme le nôtre, qui vit surtout de son travail, une réduction de ses forces productives. Et c'est à cela qu'équivaut pour la Belgique une diminution de sa population. On s'en apercevra le jour où, la crise économique étant passée, on réclamera partout des bras et des cerveaux.

C'est à cela que devraient réfléchir ceux qui sont toujours disposés à réduire le montant des réparations imposées à l'Allemagne. Même si l'envahisseur nous indemnise pour toutes nos ruines matérielles, visibles et chiffrables, il n'aurait pas payé pour les dommages « invisibles » qu'il nous a infligés en dévastant notre « capital humain », et en nous mettant en infériorité à cet égard pendant peut-être de longues années, vis-à-vis de nos concurrents.

Car si la France a également perdu une partie de sa population, dans ses limites territoriales d'avant-guerre, environ deux millions et demi, l'Angleterre a vu le nombre de ses habitants s'accroître dans les dix dernières années de 2 millions, la Hollande de 800 mille, l'Allemagne d'un nombre tellement réconfortant pour elle qu'elle le cache aux yeux de tous, comme elle le fait de toutes les preuves de sa prospérité et de sa vitalité reconquises (1).

CAMILLE JACQUART.



ANGLETERRE

L'abus de l'étatisme

A ceux qu'a piqués la mouche du « Bien-être de l'enfance » et qui se complaisent dans des statistiques trompeuses, nous recommandons la lecture du rapport annuel qu'a publié le Dr Adam, médecin officiel

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

du comté de Stirlingshire. Signalons en particulier ses remarques relatives à l'inspection médicale des écoliers.

13.255 enfants furent soumis à l'examen. Aucun enfant n'était insuffisamment vêtu ; deux avaient des habits déguenillés ; huit des habits sales.

Deux enfants seulement avaient des chaussures insuffisantes.

Qu'on veuille bien remarquer qu'il fallut dépenser plusieurs milliers de livres sterling pour établir ces conclusions et que l'ineffable Gedde ne pense même pas à réduire les dépenses de ce service public.

Notons encore que, de l'aven même des officiels, pas un dixième des enfants n'ont eu besoin de leur concours. Preuve frappante du soin qu'apportent les parents de ce comté au bien-être de leurs enfants.

Cela n'est d'ailleurs pas surprenant, sauf pour les maniaques qui considèrent les parents comme les plus mauvais éducateurs de leurs propres enfants et croient que des fonctionnaires ou des politiciens apporteront plus de renoncement dans le soin des petits.

Nous voulons profiter de l'occasion pour affirmer de nouveau le principe que les droits des parents sont antérieurs à ceux de l'Etat. Quand celui-ci franchit les limites raisonnables d'une protection bien comprise, son intervention est non seulement inutile, comme les chiffres ci-dessus le montrent, mais elle est néfaste et destructive de l'autonomie naturelle de la société familiale.

Nous allons plus loin et prétendons que dans l'état actuel de la loi anglaise, qui se borne à procurer des facilités en matière de traitement médical et ne rend pas l'inspection obligatoire (sauf pour l'inintelligible cas de « la chasse à la vermine »), les fonctionnaires qui examinent les enfants sans le consentement des parents, agissent contre la loi.

Nous souhaiterions voir les parents avoir le courage de poursuivre leur bon droit jusque devant les tribunaux.

G. K. CHESTERTON, *New Witness* du 24 février.



ALLEMAGNE

Les divers courants de la jeunesse intellectuelle

II. — La jeunesse catholique

La marque générale est ici de même la discussion avec le nationalisme. Il se comprend fort bien que la religion de la charité, qui rapproche et réconcilie tout ce qui est hostile, rend impossibles de tels égarements et que des hommes qui ont absorbé l'esprit du catholicisme, sont préservés des fourvoiements de l'égoïsme national. Mais malheureusement, il y a beaucoup d'indifférents, et d'autres dans lesquels il existe un conflit de l'amour de la patrie et de la religion. C'est assez funeste dans un pays où les deux tiers de la population essayent à persuader le reste que leur religion est nuisible à la patrie.

En considérant les divers rapports des étudiants catholiques et des autres, il est fort compréhensible que les pensées et les sentiments agitant les acatholiques, retentissent dans la jeunesse catholique.

La discussion avec le nationalisme est fort vive dans les corporations catholiques, dont les formes ont leur origine dans les traditions des universités protestantes.

Beaucoup de membres de ces corporations étaient devenus officiers : ils revinrent à l'Université, aigris contre les États, après la révolution. Ils inspiraient un ton nouveau aux corporations. Malheureusement, dans beaucoup de corporations catholiques, il n'y avait point d'intensité de la pensée catholique : il y avait, et il y a encore, des corporations catholiques qui ne sont autre chose que des clubs d'amusement. Les principes des corporations sont morts, si l'esprit catholique ne pénètre pas toute la vie des membres. De telles corporations sont aussi nationalistes et prussiennes que les corporations acatholiques dont les membres se battent.

Les pires sont les corporations se composant d'étudiants du Nord, dans les Universités du Sud. Mais, c'est la minorité des corporations catholiques. Cela s'est beaucoup amélioré durant les dernières années. Il me semble même que dans la plupart des corporations catholiques, l'esprit est meilleur qu'avant la guerre. Par exemple, des conférences religieuses se font, non seulement dans les corporations, mais encore pour tous les étudiants d'une université.

A mon avis, il n'est pas nécessaire qu'on abolisse les us et coutumes des étudiants ; ce ne sont que des apparences, et les apparences ne constituent pas l'essentiel.

Le plus grand danger pour nos corporations catholiques, c'est qu'elles sont presque toutes jointes au « Hoch Schulring deutsches lert », association de corporations de toutes sortes, aux tendances nationalistes, pénétrées des pensées de la philosophie de Fichte. L'esprit qui

dans ces « Hoch Schulring » est peu chrétien. Le grand danger est que les rapports par trop étroits et cordiaux qui unissent les catholiques aux « Hoch Schulring » enveniment nos corporations catholiques. Il serait préférable qu'elles se séparent. Mais l'opposition y est trop grande.

La lutte entre les deux pouvoirs se disputant nos corporations catholiques, le christianisme et le prussianisme, n'est pas encore décidée : elle sera dure !... Mais, à mon avis, nos chances ne sont pas mauvaises. Je mets surtout mon espoir en la génération qui sort des gymnases ; elle est organisée dans l'association « Neudeutschland », dont les directeurs sont des Jésuites.

Mais la majorité des étudiants catholiques se trouve hors des corporations. C'est déjà l'opposition contre les corporations qui fait ceux-ci ennemis d'un nationalisme extrême. Le manque de toute organisation est ici un grand défaut.

Il y a des groupes universitaires du parti du « centre ». Ils font beaucoup pour l'éducation politique des étudiants catholiques, ce qui était très nécessaire. Mais le danger est que la politique soit mise au premier plan, et que l'âme, l'esprit soient relégués au second. Ce danger est grand. Car, sauf tout ce que je viens de dire, le type de l'étudiant catholique allemand, c'est l'étudiant d'économie politique, homme connaissant fort bien tous les problèmes politiques et sociaux, mais n'ayant que très peu d'entendement aux grands problèmes de la vie humaine. Il ne connaît plus la valeur propre de la science, n'ayant d'autre fin de sa vie que de devenir fonctionnaire de quelque banque ou société anonyme. C'est un type exclusif de « homo activus » n'ayant point de « homo contemplativus » (la misère financière de beaucoup d'étudiants explique cela).

En Allemagne, toutes les « différences » se font des contrastes, même des contrastes extrêmes. Mais les extrêmes se survivent à eux-mêmes. Il n'est donc pas nécessaire de désespérer et de se fouler la rate.

Déjà existent des relais à des formations nouvelles. Nous avons, par exemple, une poésie catholique aux traits apocalyptiques. Beaucoup d'étudiants catholiques sont pleins d'un réel enthousiasme pour la religion. Ils sont ennemis du philistinisme, en toutes ses formes. C'est ici aussi qu'existent de malheureuses exagérations. Il existe un mouvement antialcoolique d'étudiants catholiques. C'est une sottise qu'un mouvement aux principes louables, qui pourraient rajeunir le monde, se prive de toute influence, en joignant à ses bons principes un principe faux.

La misère de beaucoup d'étudiants les force à travailler dans les mines et les fabriques ; et les autres soucis prosaïques de l'existence refroidiront sans doute beaucoup d'enthousiasmes.

Ce ne sera qu'ainsi que les contrastes sociaux s'atténueront. Les étudiants, en travaillant, montrent aux ouvriers que parmi les intellectuels aussi, il y a les mêmes misères que parmi le bas peuple.



PALESTINE

Lord Northcliffe, propriétaire du Times, revient d'un voyage d'enquête à travers l'empire britannique.

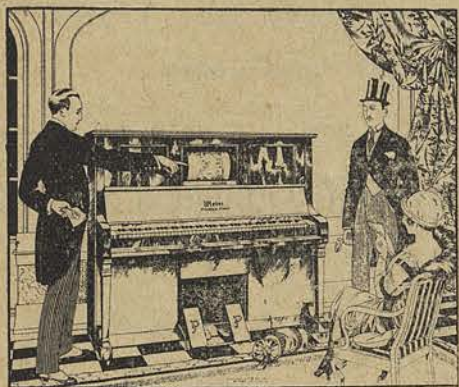
La Libre Parole nous rapporte son opinion sur la situation en Palestine :

« Le pays est dans l'état le plus malheureux. Une enquête du Parlement, des contribuables et de la presse britannique s'impose. Nous allons droit à la création d'une nouvelle Irlande, si on ne se décide pas enfin à ménager les droits et les intérêts de 700.000 musulmans et chrétiens de Palestine.

700.000 musulmans et chrétiens opprimés par 70.000 Juifs : voilà ce que l'Angleterre a fait en Palestine. Cette petite opération lui coûte la bagatelle de 200 millions de francs par an. Voilà une économie toute trouvée.

Rien, en effet, de plus facile à trouver que la solution d'apaisement. Il n'y en a pas d'autre que la reconstitution de l'unité de la Syrie. Le démembrement commencé par les accords de 1916, qui avaient prévu l'internationalisation de la Terre-Sainte, complété par la substitution du mandat anglais au régime international, est la plaie véritable. L'expérience sioniste n'a été en effet qu'un prétexte pour masquer la mainmise anglaise. Nul n'a été dupe du projet de reconnaissance d'un Etat juif, surtout par les Juifs qui ne se soucient aucunement d'abandonner l'Occident pour revenir au Temple. Les seuls revenants ont été des Israélites de Russie et de Pologne, horde misérable qui s'est jetée sur le pays, comme une bande de vampires. La population de la Palestine n'entend pas se laisser dépouiller. Elle en est à regretter le régime turc ».

LE "PIANOLA,"



apporte dans toute famille le repos de l'esprit et une source d'intérêt musical toujours renouvelée. Depuis 25 ans qu'il a fait son entrée en Belgique, il a facilité l'éducation musicale à tous ceux qui s'y sont intéressés, permettant d'approfondir tous les genres de musique, classique et moderne.

Une Audition de "PIANOLA,, est toujours intéressante.

IL N'Y A QU'UN VÉRITABLE "PIANOLA,,

lequel est la propriété exclusive de

THE ÆOLIAN COMPANY

dont la seule agence à Bruxelles est confiée à la manufacture de pianos

A. HANLET

MAISON BELGE

Fondée en 1866

212, Rue Royale

Téléphone Brux. 7632

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE
Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

BOVRIL

LE STIMULANT PRÉFÉRÉ
DONNE APPÉTIT
TONIQUE AGRÉABLE
" LA FORCE MÊME "

" BOVRIL " DANS LA CUISINE
" BOVRIL " AU CAFÉ
" BOVRIL " POUR MALADES
EXTRAIT " BOVRIL " EN POTS

AFTERNOON THÉ
" BOVRIL "

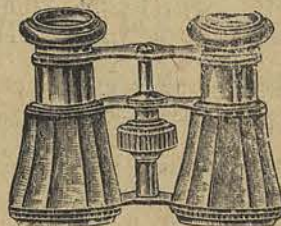
Dans toutes les épiceries

C^o BOVRIL
39c, Rue du Lombard
Bruxelles Tél. B. 103.49



MAISON DU LYNX

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

CARRELAGES

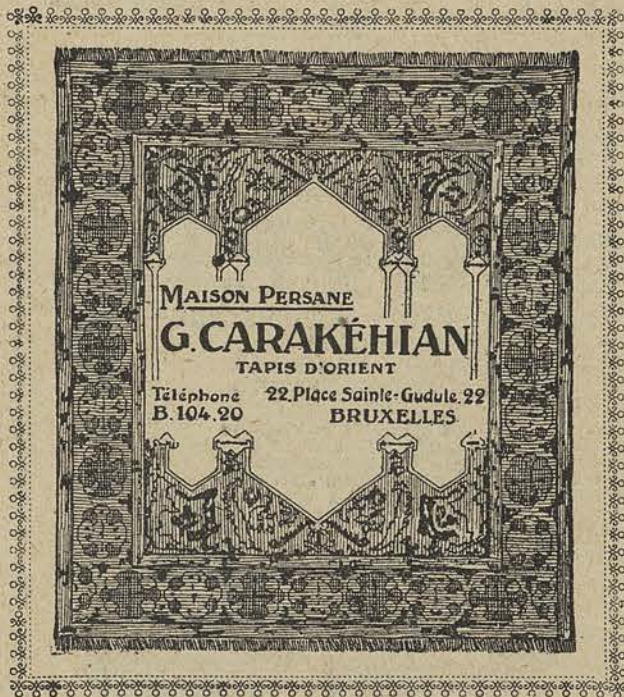
J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES**SAVON
DALTON**
Pour votre toilette

VINS ET SPIRITUEUX

GÉRARD VAN VOLXEM

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles


 Grands vins de Bordeaux
 -- et Bourgognes --
 en fûts et en bouteilles
 

DEMANDEZ NOTRE PRIX-COURANT GÉNÉRAL

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

Longue rue Neuve, 107-109, Anvers

SUCCURSALE :

Rue Théophile Roucourt, 2 Berchem-lez-Anvers

PRINCIPALES OPÉRATIONS

Comptes-Courants. — Ouvertures de crédit. — Cautionnements pour travaux publics.*Comptes-Chèques.* — Les titulaires d'un compte ont la faculté de rendre les effets et quittances qu'ils ont à payer payables aux caisses de la Banque sans aucun frais.*Dépôts à terme.* — Intérêts à convenir.*Escompte et encaissement* d'effets de commerce et quittances sur la Belgique et l'Étranger à des conditions très avantageuses. Tarif sur demande.*Avances-Prêts,* sur des fonds publics belges et étrangers régulièrement cotés, ainsi que sur immeubles.*Chèques, Mandats et Lettres de crédit* sur toutes les villes belges et étrangères.*Fonds publics.* — Ordres de bourse tant à Anvers qu'à Bruxelles, Paris, Londres, etc.*Coupons.* — Négociés sans frais.*Caisse d'Épargne.* — Intérêts 3 1/2 %.*Coffres-Forts blindés,* offrant le maximum de sécurité contre le vol et l'incendie.

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successesseur)

Tél. Br. 2764

BRUXELLES 13, rue de la Colline

PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000

RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000

RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street. E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de
Banque où elle est établie.

PIANO
J. GUNTHER
BRUXELLES
6, RUE THÉRÉSIE



Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP
BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL
ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCKSENS

**Vermouth
JACCOBINO**

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT**DU C ANVERS**

"La Voix de son Maître"
MARQUE DÉPOSÉE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer

En voyage

n'oubliez pas
votre nécessaire

TOILETTE
TOOTHPASTE

MARCUS SPÉCIAL

FR. 330 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000

RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000

RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Broad street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales

de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.

PIANO
J. GUNTHER



BRUXELLES
6, RUE THÉRÉSIE

Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage

Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP
BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL

ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

Vermouth
JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats*



DU C ANVERS

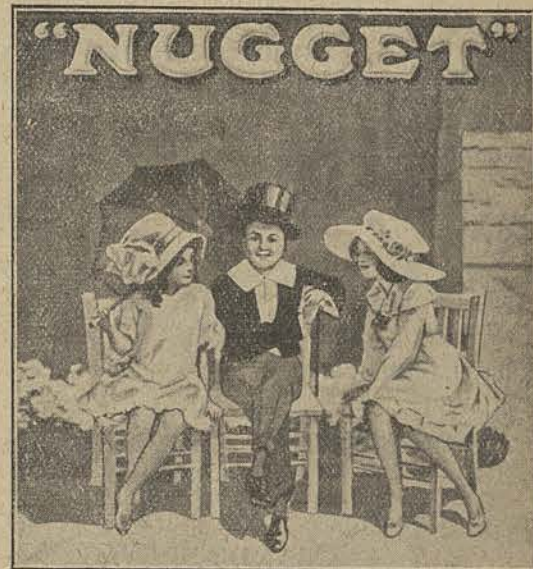


La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer



“NUGGET”, pour Chaussures



FR. 150 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de
Banque où elle est établie.



Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP
BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL
ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Vermouth
JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT**DU C ANVERS**

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer

En voyage

n'oubliez pas
votre nécessaire

THE NIGGER
BOOT POLISH

YVONNETTE

FR. 135 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE. :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies

ODEOLA

EST UN ENSEMBLE MERVEILLEUX QUI RÉUNIT LES QUALITÉS LES PLUS PRÉCIEUSES
AUXQUELLES ON AIT PU ATTEINDRE EN FAIT D'APPAREILS PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARABLE PAR SA CONSTRUCTION ET PAR SON RENDEMENT ARTISTIQUE.
IL EST ENTIÈREMENT CONSTRUIT PAR LA MAISON J. HERRBURGER DE PARIS
DONT L'OUTILLAGE ET LES RESSOURCES SONT UNIQUES AU MONDE.
IL N'EST PLACÉ QUE DANS LES PIANOS DE MARQUE LES PLUS RÉPUTÉS DU MONDE
ENTIER : EN BELGIQUE DANS CEUX DE LA MARQUE NATIONALE GUNTHER

Magasins de Vente : 6, RUE THERESIENNE, 6, BRUXELLES

Téléphone : B. 8586

(Porte de Namur)

PALAIS DE LA MODE

HABILLE LE MIEUX

TÉL. 2829

24, RUE DE LA VIERGE NOIRE, 24, BRUXELLES

LE PLUS BEAU CHOIX DE VÊTEMENTS CONFECTIONNES ET SUR MESURE

Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !

EAU DE COLOGNE IMPERIALE



J. C. BOLDOOT - BRUXELLES

Parfumerie - Savonnerie
J. C. BOLDOOT
 FOURNISSEUR DES COURS
 DE BELGIQUE — DES PAYS-BAS — D'ITALIE ET D'ESPAGNE

217-219-221
 AVENUE DE LA REINE
 Tél.: B. 163.29

BRUXELLES

NOS SPÉCIALITÉS :
 Eau de Cologne « IMPERIALE »
 Savon « GLYCIOLA » Pâte Dentaire « PASTOL »

PETIT
 LÉGER
 COMPACT
 PRATIQUE

Le Vest Pocket KODAK



NE VOUS ENCOMBRE JAMAIS

PRIX : FRS 111

DEMANDEZ RENSEIGNEMENTS ET CATALOGUE CHEZ VOTRE MARCHAND HABITUEL

KODAK L^{TD} 36, RUE DE L'ECUYER, BRUX.

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



LINGERIE - DÉSHABILLÉS - DENTELLES
 - LINGE DE TABLE ET DE MAISON -
 SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX & LAYETTES
 - TOILETTES DE VILLE ET DE SOIRÉE -
 - BLOUSES - PEIGNOIRS - PYJAMAS -
 CHOIX CONSIDÉRABLE DE LAINAGES
 BONNETERIE DE VILLE ET DE SPORT
 GANTERIE - PARFUMERIE - MERCERIE
 NAPPERONS - BRODERIES & DENTELLES
 - TISSUS D'AMEUBLEMENT - Rideaux -
 STORES - LITIERES - COUVERTURES
 COUVRE-LITS

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC
 JOINT LE FINI
 A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
 la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

La société anonyme "BRABO FILMS,"

21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.

Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.

Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.

Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.

Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

PARFUMERIE

FONDÉE EN 1860

A la Corbeille Royale

Emile Lemesre

PARIS

4, Passage Violet

BRUXELLES

82, Rue Coenraets



BOVRIL

LE STIMULANT PRÉFÉRÉ
DONNE APPÉTIT
TONIQUE AGRÉABLE
« LA FORCE MÊME »

« BOVRIL » DANS LA CUISINE
« BOVRIL » AU CAFÉ
« BOVRIL » POUR MALADES
EXTRAIT « BOVRIL » EN POTS
AFTERNOON THÉ
« BOVRIL »

Dans toutes les épiceries

C^o BOVRIL
39c, Rue du Lombard
Bruxelles Tél. B. 103.49



MAISON DU LYNX

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

Pour cause
de démolition totale de ses locaux

LA MAISON



BENEZRA



41-43, RUE DE L'ECUYER, BRUXELLES

LIQUIDE TOUT SON STOCK DE :

Tapis d'Orient, anciens et modernes

Tapis d'Escaliers et d'Apparte-
ments, divers dessins et toutes
largeurs



Moquettes Unies, tous les tons

Carpettes, Flandres et autres imita-
tion parfaite de l'Orient

Tapis d'Avignon, unis et à dessins

AU RÉEL PRIX COUTANT

Depuis près de 20 années d'existence c'est la première fois que la Maison

BENEZRA

annonce une MISE EN VENTE qui sera SENSATIONNELLE.

*Tout son stock de TAPIS doit être liquidé AVANT
FIN JANVIER, date de la démolition de ses magasins.*

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.

BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.

CHILI : Valparaiso, Santiago.

URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.



Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP
BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL
ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

Vermouth
JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats*



DU C ANVERS



La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer



“NUGGET” „ pour Chaussures

MARCUS EXCELSO

FR. 135 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

:::

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies

VINS ET SPIRITUEUX

GÉRARD VAN VOLXEM

164, Chaussée de Ninove, Bruxelles

Grands vins de Bordeaux
-:- et Bourgognes -:-
en fûts et en bouteilles

DEMANDEZ NOTRE PRIX-COURANT GÉNÉRAL

Typographie — Lithographie — Registres

Van Campenhout, Frères et Sœurs

FRANÇOIS VAN NES

(Successeur)

Tél. Br. 2764

BRUXELLES 13, rue de la Colline

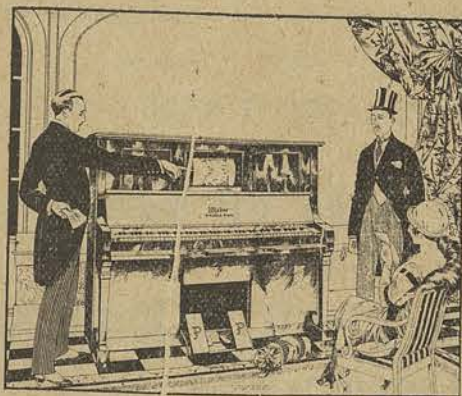
PAPETERIE ET MAROQUINERIE DE CHOIX

Menus - Cartes d'Invitation - Carnets de Bal

Lettres de faire part

CHAPELETS — LIVRES DE PRIÈRES

LE "PIANOLA,"



apporte dans toute famille le repos de l'esprit et une source d'intérêt musical toujours renouvelée. Depuis 25 ans qu'il a fait son entrée en Belgique, il a facilité l'éducation musicale à tous ceux qui s'y sont intéressés, permettant d'approfondir tous les genres de musique, classique et moderne.

Une Audition de "PIANOLA," est toujours intéressante.

IL N'Y A QU'UN VÉRITABLE "PIANOLA,"

lequel est la propriété exclusive de

THE ÆOLIAN COMPANY

dont la seule agence à Bruxelles est confiée à la manufacture de pianos

212, Rue Royale
Téléphone Brux. 7632

A. HANLET

MAISON BELGE
Fondée en 1866

Chocolat

MARTOUGIN

le meilleur !

NOUVELLE INVENTION
AURIFEX · J.C. BOLDOOT

UN COSMÉTIQUE LIQUIDE



*“Les bons soins pour votre toilette,
spécialement pour les cheveux, exigent
l'emploi de L'AURIFEX J.C. BOLDOOT.”*

LE GRAND FLACON 3 fr 50
avec Stilligoutte



LE **KODAK** EST
DE
TOUTES LES SAISONS.

... ..

DONNEZ UN KODAK COMME CADEAU DE NOËL
ET DE NOUVEL AN

Demandez renseignements, prix, etc., chez votre marchand habituel
KODAK LTD

Téléphone
B. 115,67.

36, rue de l'Ecuyer,
BRUXELLES

Grande Maison de Blanc

LA PLUS IMPORTANTE DE L'EUROPE

Rue du Marché-aux-Poulets, Bruxelles



N'ACHETEZ RIEN

avant notre

Grande mise en vente

de

BLANC & TROUSSEAUX

LUNDI 30 JANVIER

SPÉCIALISTES DU BLANC, nous préparons
cette mise en vente de longue date et y apportons
des soins particulièrement méticuleux. Aussi, sera-
t-elle vraiment sensationnelle par les prix autant
que par la qualité.

LA LINGERIE

DE

LA GRANDE MAISON DE BLANC

JOINT LE FINI

A L'ÉLÉGANCE

Tout achat est expédié franco dans toute
la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg

La société anonyme "BRABO FILMS,"
21, rue des Tanneurs, Anvers

Loue : 1) Tous genres de films-programmes complets ; 2) Des diapositives avec textes français ou flamands suivant demande.
Vend : 1) Des appareils de projections et de cinématographie ; 2) Des appareils cinématographiques spécialement destinés à l'enseignement, sans danger d'incendie, avec lampe à incandescence.
Installe : Des postes complets s'adaptant à tous les courants électriques.
Donne : 1) Des séances à domicile ; 2) Des renseignements sur toutes les questions intéressant les projections ou la cinématographie.
Possède : 1) 24.000 clichés pour projections fixes ; 2) Un grand choix de films de tous genres en exclusivité.

Téléphone — Anvers 6044

ARTICLES POUR CADEAUX
ET SPÉCIALITÉ DE SERVICES DE TABLE

DE BACKER-VAN CAMP

73, Rue Royale, 73, Bruxelles Téléphone 7565

(en face de la Colonne du Congrès)

qui s'est adjoint les exclusivités artistiques de l'ancienne

MAISON PAUL GUASTALLA

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

PARFUMERIE

FONDÉE EN 1860

A la Corbeille Royale
Emile Lemesre

PARIS
4, Passage Violet

BRUXELLES
82, Rue Coenraets



BOVRIL

LE STIMULANT PRÉFÉRÉ
DONNE APPÉTIT
TONIQUE AGRÉABLE
« LA FORCE MÊME »

« BOVRIL » DANS LA CUISINE
« BOVRIL » AU CAFÉ
« BOVRIL » POUR MALADES
EXTRAIT « BOVRIL » EN POTS

AFTERNOON THE
« BOVRIL »

Dans toutes les épiceries

C^o BOVRIL
39c, Rue du Lombard
Bruxelles Tél. B. 163.49



MAISON DU LYNX

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

Pour cause
de démolition totale de ses locaux

LA MAISON



BENEZRA



41-43, RUE DE L'ECUYER, BRUXELLES

LIQUIDE TOUT SON STOCK DE :

Tapis d'Orient, anciens et modernes

Tapis d'Escaliers et d'Apparte-
ments, divers dessins et toutes
largeurs



Moquettes Unies, tous les tons

Carpettes, Flandres et autres imita-
tion parfaite de l'Orient

Tapis d'Avignon, unis et à dessins

AU RÉEL PRIX COUTANT

Depuis près de 20 années d'existence c'est la première fois que la Maison

BENEZRA

annonce une **MISE EN VENTE** qui sera **SENSATIONNELLE**.

Tout son stock de TAPIS doit être liquidé AVANT

FIN JANVIER, date de la démolition de ses magasins.

BANQUE D'ANVERS

SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN 1822

48, place De Meir, Anvers

CAPITAL (entièrement versé) frs 35.000.000
RÉSERVES » 35.000.000

Toutes opérations de Banque et de Bourse

BANQUE ITALO-BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL (entièrement versé) frs 50.000.000
RÉSERVES » 22.000.000

SIÈGE SOCIAL : 48, place De Meir, Anvers

FRANCE :

Paris, 62, rue de la Chaussée d'Antin

GRANDE-BRETAGNE :

Londres, 50, Old Brood street, E. C.

SUCCURSALES ET AGENCES :

ARGENTINE : Buenos-Ayres.
BRÉSIL : Sao-Paulo, Rio de Janeiro, Santos, Campinas.
CHILI : Valparaiso, Santiago.
URUGUAY : Montevideo.

Correspondants dans toutes les places principales
de L'Amérique du Sud

La Banque Italo-Belge se charge de toutes opérations de Banque où elle est établie.



Action Catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

IF YOU ARE INTERESTED IN ENGLISH
OR AMERICAN PUBLICATIONS

CALL OR WRITE TO

THE ENGLISH BOOKSHOP BRUXELLES

78, Rue Marché-aux-Herbes (near Grand'Place)

THE LARGEST SELECTION OF ENGLISH LITERATURE ON THE CON-
TINENT — SUBSCRIPTIONS & ADVERTISEMENTS RECEIVED FOR ALL
ENGLISH JOURNALS

Circulating Library : Depot for Medici Society Prints

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

Vermouth JACCOBINO

le meilleur !

== Jacques Neefs, Anvers ==

VERITAS

Librairie Universelle Catholique



Rayons : LITTÉRATURE FLAMANDE, FRANÇAISE,
ANGLAISE, ITALIENNE, ESPAGNOLE. — ASCÉTIQUE,
APOLOGÉTIQUE, PHILOSOPHIE, MORALE, THÉOLOGIE
— ARTS, SCIENCES, TECHNIQUE, SPORT, AGRICUL-
TURE. — LIVRES CLASSIQUES, CODES. — ABONNE-
MENTS POUR TOUS PAYS.

TÉLÉPHONE 4171

21, RUE DES TANNEURS, 21, ANVERS

CHOCOLAT

*Le Chocolat
Duc
surpasse tous
les chocolats.*



DU C ANVERS



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Ecuyer

En voyage

n'oubliez pas
votre nécessaire



MARCUS SPÉCIAL

FR. 330 le mille.

L. Vekemans

84-86, rue Ellerman, Anvers

PRIX-COURANT ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Laines du pays garanties

à 8,25 le kilo

CHEZ

VANDERBORGHT

46, rue de l'Ecuyer, 58

∴

BRUXELLES

VOUS TROUVEREZ A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE :

Lits, Sommiers
Matelas, Oreillers
Laine, Crin
Zostère

Crin végétal
Couvertures
Couvre-lits
Edredons, etc.

Réfection des Literies